

LA FILLE D'OVIDE



La lune re-plendissait au plus haut des cieux, et des flots de sa blanche clarté inondait Rome endormie. On eût pris la ville éternelle pour quelque immense nécropole, étrangère aux bruits comme aux intérêts des vivants. L'heure avancée de la nuit avait mis fin aux longs banquets des palais sénatoriaux; l'âpre usurier ne supputait plus ses gains impitoyables; l'avocat en renom ne préparait plus ses périodes sonores; l'esclave même oubliait, dans un lourd sommeil, les coups de la veille, et ceux qui l'attendaient le lendemain, sous la loi d'un maître impérieux. Au Forum, au Champ de Mars, régnait la solitude; au Mont Palatin, séjour des Césars, de même qu'aux pauvres habitations des Esquilles (1), régnait le silence, sinon le repos.

Non loin du Capitole, une seule maison était encore éclairée : maison à la fois élégante et modeste, asile, naguère, des intelligents loisirs, des paisibles études et des doctes entretiens; livrée maintenant au désordre et à la consternation. Des cris étouffés, des sanglots déchirants, les pas précipités des serviteurs, y formaient un tumulte confus, interrompu par de longs intervalles de muette désolation. La mort était-elle entrée dans cette demeure en deuil? Un être cheri allait-il y exhaler son dernier souffle de vie?

Non, aucune créature humaine ne terminait là, sur un lit de douleurs, sa terrestre destinée. Mais, hélas! quitter irrévocablement ceux qu'on aime, la terre où l'on naquit, les lieux où notre existence a de toutes parts étendu ses racines avec amour; n'est-ce pas en effet mourir?

Ce sort cruel, un arrêt rigoureux l'insligeait au malheureux Ovide. Ovide, l'harmonieux poète, l'une des gloires du grand siècle latin, allait partir, arraché brusquement aux incomparables splendeurs de Rome, au doux soleil de l'Italie, et relégué, à jamais, sous le ciel inclement des Gètes et des Sarmates.

Debout, la prunelle éteinte, hébété par le déses-

poir, il demeurait immobile, enlacé dans les bras de sa compagne gémissante, et laissait, comme elle, rouler sur ses joues un torrent de larmes qu'il ne sentait pas. Tous ceux qui, sous le nom d'amis, se pressaient d'ordinaire autour d'eux, avaient déserté ce toit, que la foudre de Jupiter — la colère d'Auguste — venait frapper; tous fuyaient la contagion de la disgrâce, hormis deux nobles cœurs, qui seuls, dans cet instant osaient y apporter la triste consolation des derniers adieux.

Cependant les heures s'écoulaient. Déjà l'étoile du matin montait brillante à l'orient. L'exécution de l'ordre impérial ne souffrait plus de délai. Le proserit parcourt d'un long regard d'angoisse tous les recoins de sa chère demeure, tous les visages connus qui la peuplent. Hélas! il en est un qu'il cherche en vain, sa fille; où est sa fille?...

Mais bénis soient les dieux qui l'ont éloignée de cette scène de douleur! Perilla n'apprendra que trop tôt le malheur d'un père tendrement aimé!...

Il donne une dernière et convulsive étreinte sur son cœur à ses amis fidèles; il s'arrache une dernière fois à celle de sa femme éplorée. L'œil hagard, les cheveux hérissés, il s'élance vers le seuil sans retourner la tête. L'épouse, veuve désormais de son époux vivant, tombe inanimée sur le pavé de marbre, moins glacé qu'elle. Un sanglot collectif, une clameur suprême éclate sous les voûtes de la maison désolée : le maître, l'ami, l'époux, le père s'est éloigné pour toujours!

Tel est à peu près le tableau qu'avec des couleurs bien autrement vives, bien autrement émouvantes, l'infortuné poète nous a tracé lui-même de son départ de Rome (1).

Chose étrange! on ne peut, pour ainsi dire, aborder l'histoire d'une seule existence poétique, sans y rencontrer, comme fait saillant, cette rude peine de l'exil. Celles qui en sont exemptes forment le petit nombre, et dès qu'on entreprend d'en esquisser quelques-unes de suite, sans cesse la main retrouve à donner ce coup de pinceau monotone et sombre.

Mais qu'avait fait Ovide, pour être chassé de sa belle Italie? Comment la cour d'Auguste, encore en deuil de Virgile et d'Horace, enlevés l'un après l'autre par la mort, se privait-elle volontairement

(1) Quartier du bas peuple.

(1) *Les Tristes*, élégie III.

du brillant esprit qui marchait le premier après eux ? On le voit bien, Mécènes n'était plus là ! De son vivant, Mécènes n'eût pas souffert que le chanteur des *Métamorphoses* allât finir ses jours sur les bords incultes de l'Ister et du Pont-Euxin. Confiner un Romain, un poète, dans ces contrées alors si lointaines, et, aujourd'hui encore, si barbares, c'était ajouter au chââtiment une aggravation cruelle. Les écarts répréhensibles de sa muse trop légère, qu'Ovide accuse en partie de l'avoir perdu, ne suffisent pas pour justifier de si grandes rigueurs. Il fallait que ses torts fussent bien grands !

Le secret, inviolablement gardé par ceux qui l'ont connu, n'en est pas arrivé jusqu'à nous ; mais les maîtres du monde les jugèrent indignes de pardon. En vain le poète, du fond de la sauvage Mésie, implora-t-il sans relâche la clémence impériale. Auguste mort, les humbles supplications qui n'avaient pu le fléchir, fléchirent encore bien moins le sombre Tibère. Après huit années consumées en plaintes et en regrets inutiles, Ovide s'éteignit à *Tomes*, triste lieu de son bannissement, sans avoir jamais revu Rome, et tout ce que ce nom seul rappelait de cher à son cœur.

II

La fille d'Ovide, jeune encore, et cependant deux fois épouse et deux fois mère, avait suivi en Afrique son second mari, chargé sans doute de quelque mission ou de quelque commandement dans cette province. C'est là qu'elle apprit la disgrâce du poète, orage imprévu, qui éclatait dans un ciel jusqu'alors serein. C'est là que ses pleurs coulèrent avec d'autant plus d'amertume, qu'elle n'avait pu les mêler aux douloureuses tendresses du dernier adieu.

Elle revint à Rome. Elle y avait laissé son père coulant des jours honorés, dans la paix domestique, dans tout l'éclat d'une gloire incontestée, et dans la faveur impériale qui en était le sceau ; elle n'y retrouvait, près d'un foyer désert, que sa mère délaissée, adressant des reproches désespérés aux Lares impuissants, qui n'avaient pas su en sauvegarder l'inviolabilité.

Mais tout ce que cette fille devait être pour sa mère, on le saura tout à l'heure ; ce que, pour une aïeule sont ses petits-fils, personne ne l'ignore. Dans ces lieux désolés, avec Perilla et ses enfants reparaissait la vie sous ses noms les plus charmants : l'avenir et l'espérance.

L'exilé, lui, était seul sous le toit étranger qui l'abritait, il écoutait, le front dans les deux mains, les eaux de l'Ister se précipiter, non loin de là, dans la mer. — Cette mer périlleuse, qu'une cruelle ironie surnommait *l'hospitalière*, et dont parfois les vagues orageuses venaient sous ses yeux, jeter à la côte des débris de quelque vaisseau naufragé comme sa fortune et ses illusions. Mais ailleurs vivait sa pensée ; elle était à Rome, toujours à Rome ! il y rentrerait dans sa maison ; y reprenait toutes ses douces habitudes, y conversait avec tous ceux qu'il aimait, leur demandait tout bas, et les yeux humides, si, parmi eux, l'absent n'était pas oublié.

Et chaque fois qu'un navire, amené par le commerce, ou venu sur ces rives barbares pour y trans-

mettre quelque message impérial, repartait pour l'Italie, il emportait du poète tout ce que le poète pouvait donner de lui-même. Le triste Ovide suivait du regard la blanche voile, jusqu'aux limites de l'horizon, et murmurait en soupirant :

« Allez, mes vers, allez à Rome, hélas ! et allez-y sans moi ! »

Un de ces bâtiments, au terme de sa longue traversée, avait, depuis quelques jours jeté l'ancre au port d'Ostie. La fille d'Ovide, retirée au fond de sa demeure, déroulait lentement, pensive et recueillie, un manuscrit posé sur ses genoux. Dans la pièce circulaire et voûtée où se tenait la jeune femme, tout semblait calculé pour favoriser l'étude et la méditation. Le pavé de marbre, les murs revêtus de stuc poli, y entretenaient une agréable fraîcheur. Une seule fenêtre, ouverte au levant, y laissait pénétrer chaque jour les rayons doux et dorés du matin, mais non les ardeurs dévorantes de midi. Contre les parois, régnaient, à hauteur d'homme, d'élégantes tablettes en bois de cèdre. Là, près de quelques livres carrés, écrits sur un mince *papyrus*, ou sur les lames moins précieuses d'une écorce préparée pour cet usage (1), étaient rangés de nombreux volumes (2), formés de feuilles de parchemin jointes ensemble, et roulées sur elles-mêmes. Des étuis cylindriques, variant de grandeur, de matière et d'ornementation, en contenaient plusieurs ; d'autres, épars sur la table près de laquelle était assise Perilla, portaient, à côté de noms chers aux lettres latines, les noms des grands poètes de la Grèce ; mais celui qu'elle parcourait en ce moment, absorbe seul toute son attention. La main d'un artisan renommé n'en a pas fait l'un de ces objets de luxe dont les riches Romains aiment à parer leurs bibliothèques. Un velin soigneusement satiné par la pierre ponce n'y offre pas à l'œil, sur l'une de ses faces, l'éclat éblouissant de la neige ; sur l'autre, la teinte flatteuse d'un jaune doux, propre à faire ressortir le vif vermillon du titre. Bien moins encore y voit-on, comme il est d'usage pour les œuvres rares, scintiller, sur un fond pourpré, des caractères d'or ou d'argent. Quels ornements toutefois, pourraient, aux yeux de la lectrice, égarer en valeur ce pauvre parchemin si simple et si nu ? un feuillet surtout enchaîne ses regards. Elle l'a déjà lu et relu ; elle le relit encore, et maintenant à demi-voix, comme pour associer son oreille au plaisir de son cœur.

« Fidèle messagère de mes paroles, hâte-toi, » épître toute couverte des caractères qui les re- » tracent, d'aller saluer Perilla.

« Tu la trouveras assise près de sa tendre mère, » ou bien parmi ses livres et ses muses familières. » Quel que soit l'objet qui l'occupe, dès qu'elle ap- » prendra ton arrivée, il n'est rien qu'elle ne quitte » aussitôt pour toi. Elle voudra savoir pourquoi tu » viens, elle demandera ce que je fais.

« Dis-lui que je vis, mais de manière à souhaiter » de ne plus vivre ; que le temps, si longuement » écoulé, n'a point adouci mes maux ; que néan- » moins, je reviens aux muses, malgré le tort

(1) *Liber*.

(2) *Volumen*, rouleau.

» qu'elles m'ont causé, et enchaîne en des vers d'un
» rythme alterné, les mots propres à y prendre
» place.

» Et toi, dis, t'adonnes-tu encore à nos communs
» travaux ? Composes-tu de doctes chants, bien diffé-
» rents de ceux de ton père ? car la nature et les
» destins, d'accord ensemble, ont joint la pureté
» aux dons rares et au génie que tu tiens d'eux.

» Ce génie, c'est moi qui, le premier, le dirigeai
» vers la source sacrée, de peur que la veine fé-
» conde ne vint à tarir ; c'est moi qui, le premier,
» le découvris dans les tendres années de la jeune
» fille, et fus, comme on le sait, le guide et le com-
» pagnon de son essor.

» Si donc le même feu brûle encore dans ton
» sein, tu ne le céderas, dans tes œuvres, qu'à la
» seule inspirée de Lesbos.

» Mais je crains que le changement de ma fortune
» n'ait ralenti ton ardeur. »

Perilla laisse retomber le volume sur ses genoux ;
elle rêve. Mille souvenirs se pressent dans sa mé-
moire, et font passer un sourire tantôt brillant,
tantôt mélancolique sur ses beaux traits.

Elle se rappelle le temps où, comme l'aube nais-
sante, le jour de la pensée s'éveillait dans sa jeune
intelligence. Que le monde semblait grand, que la
nature était belle à ses yeux étonnés ! Quelque
chose d'étrange, à la fois plaisir et tourment, l'agi-
tait en secret, gonflait son cœur, et tendait toutes
les fibres de son cerveau. C'était la Muse, qui déjà
parlait tout bas à la fille du poète, et lui dictait ses
premiers vers ; vers incorrects, sans être pour-
tant dépourvus de tout nombre et de toute dou-
ceur ; essais timides, mais auxquels son père sou-
rait.

Ce sourire, pour l'enfant, c'était la gloire !

Que d'heures charmantes s'étaient écoulées dans
ces douces communications de pensée à pensée,
depuis l'âge où Perilla recevait des lèvres de ce
maître aimé les conseils qui devaient régler ses in-
spirations, jusqu'au temps où, entrée dans la jeu-
nesse, et assise en face de lui, elle écoutait comme
confidente à son tour, et même comme juge, les
vers harmonieux du poète !

Plus tard, les devoirs de l'épouse, les incessantes
sollicitudes de la mère, étaient venus remplir la
vie de Perilla ; et maintenant, quand son esprit s'y
dérobaient un moment pour retourner à ses occupa-
tions chéries, l'image de son père, qui s'y trouvait
associée, au lieu d'exciter en elle, comme naguère,
une douce et vivifiante émulation, jetait sur son
ardeur poétique la sensation glacée de l'isolement,
et d'une séparation sans terme.

Perilla soupire, et reprend sa lecture :

« Ecarte, savant esprit, toute cause d'oisiveté.
» Retourne à l'étude des lettres et aux objets de
» ton culte.

» Le temps viendra flétrir ton gracieux visage ; ta
» beauté s'effacera sous la main de la vieillesse des-
» tructive, qui vient sans qu'on entende le bruit de
» ses pas. Alors, quand on dira : elle fut belle, tu
» gémiras, et tu accuseras ton miroir de fausseté.
» Digne d'une vaste opulence, tu ne possèdes
» pourtant qu'un bien modique. Sache le rendre
» égal aux plus grandes richesses. En effet, la for-

» tune les accorde ou les retire à ceux qu'il lui
» plaît.

» Nous ne possédons rien qui ne soit périssable,
» hormis les trésors du cœur et du génie. Tu le
» vois, loin de vous, loin de ma demeure, quand
» tout ce qui pouvait m'être ôté, je l'ai perdu ; eh
» bien ! j'ai ma propre pensée pour société et pour
» jouissance, et César même ne saurait étendre son
» empire sur elle.

» Qu'un glaive cruel vienne finir mes jours ; je
» périrai, mais ma renommée ne périra pas, et
» mes écrits seront lus, tant que Rome, la cité de
» Mars, contempera, victorieuse, du haut de ses
» collines, le monde soumis à ses lois.

» Et toi aussi, à qui je souhaite un meilleur suc-
» cès de tes veilles, échappe, par où tu en as la
» puissance, au bûcher funèbre qui t'attend. »

Perilla relève la tête. Son teint s'est tout à coup
animé d'une lueur resplendissante ; ses beaux sour-
cils, abaissés par la tristesse, redressent leur arc
d'ébène ; son œil plein d'une flamme mystérieuse,
se tourne vers la lumière du ciel, comme pour y
chercher le dieu du jour et des vers. La voix du
poète a été entendue ; ainsi qu'autrefois, elle est
venue réveiller dans l'âme de sa fille mille échos
harmonieux. D'une main, la jeune femme saisit ses
tablettes, de l'autre le style d'argent. Déjà, de sa
pointe aigüe, le léger instrument creuse la cire
solide ; mais soudain, il s'arrête ; les caractères
commencés demeurent inachevés. L'expression lu-
mineuse qui rayonnait sur le visage de Perilla,
s'éteint. Elle pose sur le meuble voisin le style et
les tablettes, roule lentement le précieux volume
et l'enferme dans l'étui qui doit le dérober aux
souillures de la poussière et au contact des mains
profanes.

De joyeuses voix d'enfants se font entendre près
de là, dans l'atrium. C'est l'heure où la jeunesse
romaine sort des écoles publiques, et rentre au
logis paternel. La porte s'ouvre ; deux espions à
tête brune s'arrêtent respectueusement sur le
seuil.

« Mes fils, dit Perilla d'une voix triste et douce,
prenez cette corbeille où sont ma laine et mes fu-
seaux, et suivez-moi. Nous irons chez votre aïeule.
Vous ne l'avez pas encore saluée, elle n'a pas en-
core souri aujourd'hui. »

Depuis longtemps, la cité de Mars ne donne plus
de lois au monde, et le souvenir d'Ovide subsiste
encore. Quiconque n'est pas dépourvu de toute no-
tion littéraire connaît le nom de l'exilé de Tomes,
sa gloire obscurcie de nuages, et s'apitoie sur son
infortune.

Il n'en est pas de même de sa fille. Soit que l'or-
gueil paternel s'aveuglât sur un talent poétique
qu'il prenait à tort pour du génie, soit que le mal-
heur d'Ovide, comme il en témoigne la crainte,
n'eût tué, par contre-coup, en elle, l'activité de la
pensée, et le goût d'un art devenu si funeste à sa
famille ; soit que la jeune mère tremblât, si elle
rompait imprudemment le silence, de rappeler à
un maître irrité que ses enfants étaient les petits-
fils du poète disgracié, ou bien enfin que la Ro-

maine répugnât à sortir de sa fièvre obscurité, Perrilla, si tel était vraiment son nom, n'a laissé aucune œuvre qui soit parvenue jusqu'à nous.

Peu de personnes savent aujourd'hui la place que les affections de famille ont tenue dans la vie d'Ovide. Sauf l'épigramme que nous avons donnée plus haut presque dans son entier, et qui paraît lui être adressée, cette fille n'a imprimé qu'une trace pour ainsi dire insaisissable dans les écrits mêmes de son père. A peine traverse-t-elle de loin en loin, comme une apparition fugitive, les vers nombreux soupirés par lui dans son exil, et qui forment le re-

cueil des *Tristes* et des *Épîtres Pontiques*. Enfin le temps s'écoule; le poète, aigri par des espérances toujours trompées, et absorbé dans le sentiment de sa longue infortune, déclare, avec un amer découragement, qu'il ne lassera plus de ses plaintes monotones les tièdes amis qui ne les ont lues que trop de fois; l'épouse fidèle, mais non moins timide, qui n'ose solliciter en sa faveur. Il ne nomme pas sa fille. Est-elle morte, est-elle vivante? On l'ignore, depuis longtemps déjà il semble l'avoir oubliée.

APRÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE.

POÉSIES DE LA DERNIÈRE SAISON

PAR ÉVARISTE BOULAY-PATY

Avec une Notice (1).



ÉVARISTE Boulay-Paty, qui est mort à Paris, bibliothécaire au ministère de l'intérieur, était né en 1803, sur les bords de la Loire.

Il avait perdu son père, un des conseillers les plus distingués de la cour de Rennes; mais quoiqu'il fût destiné à suivre la même carrière, à entrer dans la magistrature où son nom était connu et honoré, la poésie l'attira invinciblement.

Il quitta la province, il vint à Paris, et soutenu par sa famille, il put entrer à la bibliothèque du Palais-Royal, ce qui le mit en situation de satisfaire ses goûts d'étude et de savoir. Abrisé par cette position, il put travailler en paix, et conquérir l'estime des hommes d'élite qui étaient alors les maîtres de la critique et de l'art.

Son éducation littéraire, déjà très-avancée, se compléta dans un brillant milieu; mais fidèle à ses premières tendances, il préféra toujours les études religieuses, philosophiques et poétiques aux travaux de pure science. Il publia un volume de poésies lyriques qui fut vivement goûté; il eut des succès brillants aux Jeux Floraux et à l'Académie Française, et en mourant, sans être arrivé à la vieillesse, il a laissé ce nouveau volume remarquable par la forme et par l'idée : la mélancolie de

l'âge mûr s'y reflète, on y trouve les deuils fréquents, les amitiés éclipsées, les illusions perdues, mais la foi du chrétien illumine jusqu'au bout ces sévères horizons. — Nous citerons quelques-uns de ces beaux vers, en regrettant de ne pouvoir recueillir ici les morceaux de longue haleine et de ne donner que des petits échantillons d'un si bon livre :

LE CHER PASSÉ

O cher passé

D'enfance douce et tendre,
Mon vieux cœur de t'entendre
Ne s'est jamais lassé!

Je crois revoir encor, dans mon humble patrie,
Ma mère que jamais je ne puis oublier,
Pencher sur mon berceau sa figure chérie,
Et de mes petits bras se faire un doux collier.
Elle est montée au ciel — qu'une étoile a de charmes!
Est-ce ma mère, avec son sourire et ses larmes?

O cher passé

D'enfance douce et tendre,
Mon vieux cœur de t'entendre
Ne s'est jamais lassé.

Tout n'était que printemps, et partout sur les branches
C'étaient rêves en fleur d'amour et d'amitié;
Fleurs pleines de parfums et fleurs roses et blanches;
Oh! comme tout cela maintenant fait pitié!
L'automne a-t-il touché l'immensité fleurie,
Que toute entière, hélas! elle est déjà flétrie?

O cher passé,

Cher passé, tu t'es effeuillé;
Je recueille tes feuilles
Dans mon sein oppressé.

Oh! je ne souris plus! — Si mes lèvres glacées
Ont encore un sourire, oh! c'est, n'en doutez pas,
Le reflet triste et doux des lueurs qu'a laissées
Le soleil du passé qui s'est couché là-bas.

(1) Chez Ambroise Bray, 20, rue Cassette, Paris. — Un joli volume, prix : 3 francs.

Je tiens, fixe toujours, le regard de mon âme
Sur l'horizon où brille un reste de sa flamme.

O cher passé,
Jour qu'éteint la nuit sombre,
J'erre ici comme une ombre,
Quand tu t'es effacé!

CIEL ÉTOILÉ

Quand le ciel, mon espérance,
D'astres est resplendissant,
Que j'admire en frémissant
La nuit dans sa transparence.

J'échappe à toute souffrance,
Cherchant plus d'un cher absent,
Me m'empure en avançant
L'heure de ma délivrance.

Et je me sens si léger,
Si prêt à me dégager
Des choses de cette vie,
Qu'un souffle m'enlèverait,
Qu'un signe m'attirerait
Dans ce beau ciel que j'envie!

LA MAISON ABANDONNÉE

Pauvre logis désert, que j'aime ton aspect!
Comme du fond du cœur je plains ta destinée!
Toujours je te salue avec un saint respect,
Maison abandonnée!

La jeunesse y chantait les doux printemps nouveaux
Dès que l'oiseau folâtre animait la charmille,
Dans cette ruche heureuse, avec ses gais travaux
Bourdonnait la famille.

Le seuil fêtait l'époux, le soir, à son retour;
L'épouse l'attendait; aux lèvres de leur père
Sautaient de beaux enfants, et puis, avec amour
Ils embrassaient leur mère.

Après les jours finis dans la paix du bonheur,
On priait Dieu, la Vierge et les saintes phalanges,
Et puis, on s'endormait dans la paix du Seigneur,
Sous les ailes des anges.

La vigne aux rameaux verts, dorés de beaux grains mûrs,
Le jasmin argenté, les odorantes roses,
Le chèvre-feuille errant, faisaient rire ces murs
À présent si moroses!

Cette triste maison n'a plus regard ni voix;
Dans la lampe il n'est plus d'aliment pour la flamme,
Les foyers qui brillaient sont tous éteints et froids;
Le logis n'a plus d'âme.

On n'entend plus japper le fidèle gardien,
Que dans ces lieux aimants, le ciel avait fait naître :
De la niche attristée a disparu le chien,
Car le chien suit le maître.

Savez-vous le secret de cet aspect glacé?
C'est qu'arrêtant les cœurs sous sa main froide et lourde,
Dans ce séjour désert bien des fois a passé
La mort aveugle et sourde.

Ce logis, autrefois si bruyant et si beau,
Hélas! vide et muet, voilé de lierres sombres,
Appartient au passé. Ce n'est plus qu'un tombeau
Habité par des ombres!

Où! ne rajeunis point tes murs, fendus des vents,
Maison abandonnée! ainsi vieillis et tombe;
Ne te redonne pas à de nouveaux vivants,
Sois fidèle à la tombe!

Les souffles, les soupirs, tous les nocturnes bruits
Sont les âmes des morts, qui toujours se souviennent;
Les doux gémissements qui remplissent tes nuits
Sont des morts qui reviennent!

Leurs périssables corps ont pu seuls te quitter;
Mais leurs âmes toujours aiment tes murs paisibles,
Tes morts chéris n'ont pas cessé de l'habiter,
Ils ne sont qu'invisibles!

Cette dernière pièce, que nous avons dû abrégé,
a reçu le *souci* aux Jeux Floraux, et par ces quelques citations, nos lectrices auront pu juger du talent élevé, pur, d'Evariste Boulay-Paty, un des rares poètes de notre âge qui n'aient pas désespéré de la poésie, et qui n'aient pas troqué la lyre aux cordes d'or pour la plume du feuilletoniste et du dramaturge, moins idéale et plus productive.

LIVRES D'ÉTRENNES

Pour les Enfants. — Les livres d'étrennes semblent appartenir plutôt au domaine des arts qu'à celui de la littérature : le graveur les orne, le relieur les pare, le doreur y jette des pluies d'étincelles ; pourtant, le contenu caché sous ces brillantes enveloppes ne saurait être indifférent. Qui voudrait offrir des fleurs empoisonnées ou un breuvage dangereux dans une coupe d'or? Ces beaux livres destinés à l'enfant sont souvent insignifiants, quelquefois dangereux; donc, il est bon de chercher dans le nombre ceux qui, en plaisant aux yeux, peuvent faire quelque bien au cœur. Nous en signalerons quatre que nous avons lus avec soin et que nous pouvons recommander en conscience.

La Bible du Jeune Age. — Nous avons déjà parlé de cet excellent livre, et nous avons dit ce que nous en pensions. Il nous revient superbe, embelli de nombreuses gravures, conçues avec une intelligente pitié, et tel qu'il est, il serait un beau souvenir pour l'enfant qui se prépare, en cette année, à sa première communion (1). Le second volume, *la Reine des Poupées* (2), destiné aux petites filles, est fait pour leur plaire, et nous pouvons assurer aux mamans et aux marraines que, tout coquet qu'il soit, il ne donne que des leçons de simplicité et de sagesse. *Plaisirs et savoir, récits familiers sur l'Histoire de France* pourront être offerts au frère ou à la sœur; ils y trouveront un peu de science et beaucoup de plaisir (3). J'en dirai autant de *la Mer*

(1) Un volume in-4^e illustré, prix, broché : 12 francs.

(2) Cartonné : 8 francs; en noir : 5 francs.

(3) Un volume in-8^e, figures en couleur, cartonné : 5 f. 25 en noir : 4 francs.

et ses Navires, *Album des petits Baigneurs* (1), qui, après avoir été feuilleté, l'hiver, au coin du foyer, sera emporté, l'été, sur les plages, et donnera aux enfants des instructions précises sur ce qu'on voit au bord de la mer, barques de pêcheurs ou vaisseaux à trois mâts. Ces quatre volumes, si divers, sont tous recommandables, et, de plus, ils sont très-jolis et très-attractifs.

Quelquefois, aux pauvres que l'on visite, on donne des étrennes, et l'on joint à l'aumône en argent, en vêtements, le don plus intime et plus délicat d'un livre, c'est-à-dire d'un ami d'un conseiller. Nous recommandons à ce titre, *Beauvallon*, par M. l'abbé Debény (2), livre précieux et sage, destiné surtout aux habitants de la campagne. Pour les jeunes ouvrières, *Antoinette Lemire, les Veillées du Patronage, l'Héritage de Françoise*, trois volumes que madame Bourdon a écrits pour les jeunes filles des classes laborieuses, seraient un utile souvenir d'étrennes (3).

A tous nous recommandons le charmant volume de *Fables* de M. Anatole de Ségur. Elles ont l'esprit, la finesse qui conviennent à l'apologue; elles y joignent parfois le sentiment et la douceur de l'élégie, et toujours l'élévation des pensées religieuses y domine la morale, trop souvent vulgaire, de la fable. Nous choisirons un épi dans la gerbe, une fleur dans le bouquet, pour les offrir à nos lectrices :

LE VENT ET LE NUAGE

Le Nuage disait au Vent :
O toi! dont le souffle puissant

Toujours me tourmente et me chässe,
Et da matin au soir, et du soir au matin,
Pour un jour seulement, ah! laisse-moi, de grâce,
M'endormir au sein de l'espace,
Et je repartirai demain. »
Le vent répondit au nuage :
Non, tu n'auras point de sommeil;
Si dans mon éternel voyage
Je te poursuis sans cesse, enfant du sombre orage,
C'est que tu caches le soleil!
Et de la vérité le soleil est l'image;
Dieu la fit pour briller d'un éclat immortel;
C'est en vain que l'erreur la couvre d'un nuage;
L'erreur est passagère, et le ciel se dégage
Sous le souffle de l'Eternel! (1).

Ajoutons que ce volume, d'une lecture si saine et si douce, est enrichi de magnifiques vignettes, par Frœlich, et que, bien imprimé, sur beau papier, en grand format, dignement illustré, il forme un livre vraiment splendide, épithète flatteuse souvent prodiguée à des ouvrages aussi inférieurs par le fond que médiocres par la forme.

Aux personnes d'un caractère grave, aux jeunes filles pieuses, on pourrait donner les *Consolations*, par le R. P. Lefèvre, dont nous avons parlé au mois de juin dernier. *La Vie de Saint François de Sales*, par Pérennès, est une lecture attrayante; l'auteur a su trouver des filons nouveaux dans cette biographie si connue; *l'Histoire de la bienheureuse Françoise d'Amboise* (2), par le comte de Kersabiec, forme un beau volume, vrai comme l'histoire, naïf comme la légende. Cet ouvrage est édité avec le plus grand soin, et avec une belle reliure aux armes de Bretagne, il ferait un souvenir à la fois élégant et pieux.

(1) Un volume, en couleur, cartonné : 5 fr.; en noir : 3 fr.
Les quatre ouvrages se vendent chez Amédée Bédélet, 14, rue Séguier, Paris.

(2) Se vend chez A. Bray, 20, rue Cassette, Paris. Prix : 2 francs.

(3) Les trois ouvrages de madame Bourdon, chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte.

(1) Très-beau volume avec vignettes, prix : 6 francs. Chez Hetzel, 18, rue Jacob, Paris.

(2) Chez A. Bray, 20, rue Cassette, Paris.

L'IDÉAL

(FIN)

IX

M. le substitut du procureur impérial ne tarda pas à remarquer que M. le chevalier de la Bertache n'assistait plus aux petites soirées du général.

M. de Sambreville n'aurait souffert sous aucun prétexte que personne, le soir, se présentât chez lui sans y être spécialement invité. Il ne voulait pas que son hôtel pût jamais être pris pour une de

ces maisons banales où l'on choisit à son gré son jour et son heure, où il est permis en quelque sorte au premier venu d'entrer et de sortir comme dans un lieu public. Les invitations du général n'avaient rien de solennel ni d'obligatoire. Il se contentait d'envoyer le matin son domestique prévenir les cinq ou six personnes qu'il avait l'habitude de réunir. Il leur faisait dire qu'il serait chez lui dans la soirée. Dès qu'on ne refusait pas, on

avait accepté la tasse de thé, la partie de whist et la conversation du soir.

Il suffit donc au général, pour éloigner sans aucune démarche ni aucune explication le malencontreux chevalier, de ne plus inscrire son nom sur la liste qu'il remettait au domestique chargé de faire le tour de son petit cercle. Je ne sais si M. de la Bertache comprit la situation, mais il n'eut point l'air d'y prendre garde. Il saluait M. de Sambreville et sa nièce avec la même courtoisie, leur faisait les mêmes révérences et les mêmes politesses lorsqu'il les rencontrait dans le monde. Il avait dé mêlé sans doute que mademoiselle Combredives l'admirait médiocrement, et il avait pris sur-le-champ le parti d'y renoncer. Certains caractères préfèrent dans le mariage l'admiration à l'amour; ils aiment mieux se voir apprécier par leur intelligence que par leur cœur. Ce sont ordinairement les esprits médiocres.

M. Boutegoux était à la veille d'être nommé avocat général.

Le bruit courait dans le public que le premier président du ressort, ami intime du garde des sceaux, lui réservait cet avancement pour cadeau de noces. On savait pertinemment que M. Boutegoux devait se marier, il ne s'en cachait point; et sans qu'on eût vent d'aucun projet ni d'aucun choix, on disait hautement que dans cette situation de fortune et avec un tel avenir, il ne manquerait pas de partis le jour où il lui conviendrait de se décider.

Mais M. Boutegoux ne montrait pas son jeu. Il portait admirablement bien cette éternelle cravate blanche des magistrats. Il se retranchait derrière sa dignité, parlait peu lorsqu'il n'était pas de bonne humeur, ne se prodiguait jamais et se contentait de se montrer aimable, seulement lorsqu'il s'était bien convaincu que les gens en valaient la peine.

Je pense que M. de Sambreville était comme les autres. Il s'était imaginé que M. Boutegoux avait quelque part dans le Languedoc, où résidait la famille du jeune magistrat, une parente ou une fiancée destinée à devenir madame Boutegoux. Il fallut je ne sais quel hasard de la conversation pour donner à M. le substitut l'occasion de réfuter cette fable. Il le fit en termes très-vifs et comme blessé de ce qu'on avait pu dire. Il avait quitté son pays natal sans esprit de retour; il s'était, comme tout le monde, tourné vers Paris; avec de la persévérance et des protections, il était bien sûr d'y arriver.

Le hasard sans doute fit qu'il adressa cette profession de foi plus particulièrement à mademoiselle Combredives. Emma rougit. Elle répondit avec beaucoup de bonne grâce par quelques paroles vagues. Elle partageait tout à fait, avouait-elle, les idées de M. Boutegoux; elle comprenait parfaitement les aspirations de son mérite et les espérances de sa destinée.

Emma n'avait pas fini sa petite tirade oratoire qu'elle rougit plus encore. Je ne sais trop pourquoi, mais il est de fait qu'une jeune personne s'expose toujours un peu lorsqu'elle s'embarque dans un discours qu'on est plus de deux ou trois à écouter.

Le major Champlain se jeta dans la conversation.

« Votre président ne serait pas fâché d'y revenir à Paris.

— Ne m'en parlez pas, reprit M. Boutegoux en baissant la voix, et, puisque nous sommes en famille, nous pouvons bien dire entre nous qu'il est sûr de n'y point mettre les pieds. Un homme qui présidait les clubs en 48 et qui donnait de l'argent pour organiser ici la banque de M. Proudhon, il croyait à la gratuité du crédit, le pauvre homme! Avec cela, un esprit lourd, épais, confus. C'est à lui que notre vice-président adressa le mot charmant : — Croyez-moi, monsieur le premier, ôtez vos considérants, ce sera plus clair!

— Magistrat distingué votre vice-président, dit à son tour M. de Sambreville qui le connaissait beaucoup.

— Distinction commune, répliqua l'impitoyable substitut; la plus facile de toutes : celle de l'opposition; esprit intraitable et incommode qui fait saillie dans tout ce qu'on dit et dans tout ce qu'on fait, semblable au caillou du chemin auquel on ne prendrait pas garde, s'il ne venait se mettre sous votre roue. C'est une propension fâcheuse dans un magistrat que ce besoin de donner raison précisément à ceux qui ont tort. »

Mademoiselle Emma ne put s'empêcher de sourire. La façon dont il était lancé ajoutait à la vivacité du trait. M. Boutegoux s'aperçut de son succès assez à temps pour poursuivre :

« Au reste, nos deux présidents de chambre, si vous voulez faire connaissance avec toute la cour, présentent un parfait contraste et font équilibre à ces tracasseries. Ils nous apprennent l'un et l'autre quel immense avantage la loi accorde à celui qui parle le dernier. Le président de notre première chambre aime à constater de vive voix les flux et les reflux de son jugement. Après chaque plaidoirie il ne manque pas de dire à demi-voix et assez haut pour qu'on l'entende dans tout le prétoire : c'est évident ! Mais l'avocat de la partie adverse, déjà levé pour répliquer, ne s'émeut point de cette condamnation anticipée, il parle, il soutient le contraire de ce qu'on vient d'entendre, et au bout de peu d'instants le cher président ne manque point de répéter à chaque reprise l'invariable « c'est évident ! » Le meilleur est qu'il ne s'avise pas lui-même de la contradiction; il flotte si aisément du blanc au noir qu'il ne fait plus la distinction, non pas des nuances, mais des couleurs.

— Et le président de la seconde chambre ? ajouta mademoiselle Combredives avec la plus encourageante attention.

— Celui-là, c'est différent : il ignore lui-même ce qu'il pense; il a tellement peur d'avoir un avis, que, pendant les plaidoiries, il songe soigneusement à autre chose. Il fait à l'audience des lettres, des articles de journaux, des bouquets à Chloris. Il concourt pour l'Académie des Jeux floraux, et aspire à en devenir membre. Il se réveille de cet autre monde lorsque le tribunal passe dans la salle des délibérations. Il cherche alors à s'accrocher à la première opinion venue. Il est de l'avis du premier qui parle, et, une fois ce jugement improvisé, il recommence ses promenades dans les espaces. Grâce à ce système, les audiences ne l'ont jamais fatigué.

— Vous connaissez bien votre tribunal, monsieur, reprit madame Champlain avec une légère nuance d'ironie. Si vous êtes toujours aussi sévère, on est bien heureux de ne pas vous approcher de trop près.

— Oh ! madame, continua M. Boutegoux, il n'est pas toujours nécessaire de s'approcher de trop près pour déchiffrer les hommes ; c'est bon pour ceux qui ont la vue basse. Tenez, j'ai eu l'honneur, dimanche dernier, de dîner chez notre procureur général avec un des membres principaux de la Cour de cassation. Je ne l'avais jamais vu et ne le reverrai jamais. Eh bien, il ne m'a pas fallu plus d'une heure pour reconnaître en lui un des plus fiéffés pédants sur lesquels il m'ait été donné de marcher. Il a un petit répertoire composé de quelques tirades de Racine, de quelques exordes de Cicéron, de quelques fragments de Bossuet et de Mirabeau. Il n'en sait pas beaucoup, mais quel art surprenant de ramener ses citations dans l'entretien. Il ressemble à l'escamoteur qui montre tour à tour la même muscade sous chacun de ses quatre gobelets. Il produira sur vous beaucoup d'effet, à la condition de ne l'entendre qu'une fois.

M. Boutegoux continua la conversation sur ce ton, mordant et paradoxal, aussi longtemps qu'il plut aux personnes présentes de lui donner la réplique et de provoquer ses ripostes. Il fit le pari de décrire le caractère du domestique qui passait les glaces, rien qu'à le voir traverser une seconde fois le salon. Le général se prêta de bonne grâce à cette plaisanterie, il sonna de nouveau Dominique, et lui donna un ordre insignifiant. Le pauvre garçon n'avait pas encore refermé la porte derrière lui, que M. Boutegoux commença la plus pittoresque et la plus divertissante description des habitudes et de la vie de ce pauvre garçon. Par le plus grand des hasards il rencontrait juste. Dominique était le frère de lait d'Emma. La vivacité n'était pas sa vertu dominante ; il se ménageait avec grand soin, grâce à la tolérance du général et à la protection particulière d'Emma, une certaine dose de *far niente*. Il y avait dans sa personne un indicible mélange du lazzarone et du gamin. Le portrait qu'en fit le substitut fut une œuvre achevée.

X

L'esprit même sous cette forme irritante et cruelle ne laisse pas d'avoir quelque chose qui nous charme et qui nous attire.

Il y avait longtemps qu'Emma n'avait passé une soirée aussi agréable.

Depuis la suppression des jeux du théâtre, tels que les pratiquaient les anciens, depuis que la chute du paganisme a emporté avec elle les luttes du cirque et les combats du gladiateur, il ne nous est plus possible de nous divertir aux égoûlements de nos semblables ; nous nous contentons maintenant de les massacrer au moral pour le divertissement de la galerie. Ces petites exécutions ne manquent jamais leur succès, même auprès des personnes les plus charitables. L'obligation rigoureuse qu'elles s'imposent à elles-mêmes de se taire augmente encore pour elles la joie d'écouter.

Cependant Emma avait vu à plusieurs reprises

son oncle francher le sourcil ; elle avait remarqué deux ou trois regards significatifs échangés entre le major et M^{me} Champlain. Il y avait eu de la froideur dans le dernier adieu que M. de Sambreville avait adressé au substitut. Son congé avait été un peu bref et un peu froid. Emma connaissait trop bien son oncle pour n'avoir pas saisi cette nuance de blâme ou de réserve.

Elle se prit alors à réfléchir toute seule, elle songeait à M. Boutegoux.

Il y a ainsi, par le monde, des gens qui croient faire preuve de supériorité, en se montrant impitoyables pour leur prochain. Malheur à quiconque les approche avec une âme simple, un cœur droit, l'abandon de la loyauté et de la franchise. Ils profitent de cette ouverture pour chercher vos côtés faibles, et pour raconter aux autres les défauts qu'ils vous ont découverts. Cette verve qui anime leurs discours n'est au fond qu'une haine secrète dont ils poursuivent le genre humain. Ils éprouvent un plaisir amer à rabaisser les autres ; sous prétexte de se montrer clairvoyants, ils deviennent impitoyables ; la pénétration dont ils se vantent n'est qu'une cruauté dont ils ne s'aperçoivent pas ; ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils finissent par nous rendre aussi méchants qu'eux ; l'approbation que nous donnons à leurs paroles est une complicité dans leur mauvaise action.

Emma se rappelait alors toutes les passions que laissait éclater malgré lui la physionomie de M. Boutegoux. Comme il paraissait orgueilleux de sentir que le trait avait porté ! Comme il commentait à propos le sel de ses critiques ! quels sarcasmes y ajoutaient la méchanceté de son regard et l'adresse calculée de son geste ! Il n'était point possible qu'un tel homme apportât jamais dans la vie cette patience et cette douceur, monotones peut-être pour l'esprit, mais précieuses pour le cœur. Que deviendrait une femme si son mari lui adressait jamais la parole avec cette ironie mordante ! quelle déesse résisterait à cette envie de blâmer, à ce parti pris de dénigrement ? Nous savons bien, quelque haut que notre orgueil puisse s'estimer, nous savons bien que l'indulgence n'est jamais de trop lorsqu'on nous juge ; la médisance est un agréable passe-temps dans le monde, c'est une cruelle compagne dans la vie.

Mademoiselle Combredives fit alors, pour la première fois, une distinction délicate à laquelle elle n'avait point songé. C'est que, dans le mariage, on ne s'aime et l'on ne se rend pas heureux l'un l'autre avec les saillies de l'esprit, pas plus qu'avec les avantages de la fortune. L'intelligence de son mari n'a jamais rien ôté aux souffrances de la femme délaissée ; le cœur parle un autre langage, et ce langage n'appartient qu'à lui.

Emma songeait alors à cette indulgence inépuisable que le général apportait dans toutes les relations de la vie, à cette richesse de cœur qui l'entraînait à se donner à tous sans mesure et sans réserve. Il semblait souvent qu'il fit là un métier de dupe, et qu'en prodiguant ainsi sa noble nature et ses hautes pensées, il ne reçût en échange rien ou presque rien de ceux qu'il admettait si libéralement au partage de lui-même.

Mais il en recueillait un prix bien doux pour les

âmes vraiment bonnes : il se sentait aimé. L'affection qu'on vous porte et que vous avez méritée suffit pour rétablir l'égalité des échanges. Si tous les hommes supérieurs ou seulement distingués se choisissaient et se voyaient entre eux sans admettre personne dans leur cercle étroit et égoïste, on finirait par s'y dévorer en famille. Les hommes médiocres font nombre, ils adoucissent les contacts et amolissent les frottements; tandis que les natures supérieures les dominent ou croient les dominer de toute la hauteur de leur esprit, les intelligences médiocres s'entendent merveilleusement entre elles et leur résistent par leur masse; elles jugent à leur tour les plus fiers génies, et ce ne sont pas toujours les intelligences d'élite qui ont le dernier mot. — Voilà pourquoi il faut se montrer bon dans sa vie et dans ses paroles : l'homme le plus ordinaire a presque toujours un côté par lequel il vous apparaîtra plein de sens ou de vertu. Une grande expérience permet seule cette exacte appréciation de la valeur des hommes. A force d'apercevoir en eux les défauts qui le choquent, le critique finit par perdre de vue les qualités qui lui manquent à lui-même et qu'il ferait mieux d'acquiescer.

XI

Il n'y eut entre le général et mademoiselle Combredives aucune conversation relative à M. Boute-goux. Ce fut à peine si M. de Sambreville ajouta quelques mots en sa faveur. Il ne fallait pas prendre les choses trop au vif. La conversation explique et excuse certains entraînements; le désir de briller aux dépens d'autrui donne cette légèreté aux propos, et peut être ne faut-il pas demander aux hommes un compte trop rigoureux de ce qu'ils disent. Emma leva les yeux sur le général et lui demanda d'un ton ferme s'il voulait connaître son opinion à elle sur le jeune magistrat. M. de Sambreville se hâta de répondre que toute explication était inutile, qu'il l'avait parfaitement comprise.

Le général commençait à se décourager.

Il y avait encore au nombre des parents éloignés d'Emma, un jeune cousin dont elle avait autrefois partagé les jeux durant les vacances. La mère de ce jeune homme avait des filles. Emma, dans son enfance, y avait souvent passé un mois ou deux. Auguste Sellony allait et venait le fusil sur l'épaule, sans prendre garde ni à ses sœurs ni à leur amie. Dans ce temps-là, il était assez indifférent aux jeunes filles et presque entièrement partagé entre les préoccupations de la chasse et du baccalauréat. En grandissant, il était resté froid et taciturne, gardant, aussi bien dans l'intimité la plus étroite que dans le monde le plus bruyant, un silence continu et impénétrable, ne disant son avis sur rien, et en apparence d'autant plus réservé qu'il semblait rouler intérieurement plus de pensées.

Auguste fut nommé inspecteur du chemin de fer, précisément à cette époque, et dans la ville même qu'habitait Emma. Il se présenta chez le général avec son air froid et impassible, ne disant rien, ni des deux dernières villes qu'il avait habitées, ni de sa mère avec laquelle il venait de passer trois mois de congé, ni de ses sœurs, dont il avait récemment marié l'aînée. A grand peine M. de Sam-

breville parvint-il à lui faire donner l'adresse de son domicile, afin de lui rendre sa visite.

Auguste profita largement de la permission qui lui fut accordée par le général. On lui offrit de venir, quand il le voudrait, partager en qualité de parent le thé de chaque soir. Dès ce moment, le salon de M. de Sambreville n'eut pas d'hôte plus assidu; il écoutait avec un plaisir visible la conversation d'Emma, répondait à ses demandes d'une façon sobre et polie, ou seulement par un sourire lorsqu'il n'était pas mis en demeure de s'expliquer. Il avait, du reste, une façon si gracieuse et si engageante de prêter l'oreille à ce qu'on disait autour de lui, que, sans y avoir dépensé une parole, il paraissait prendre part aux entretiens.

Le général et sa nièce avaient à faire aux environs une excursion de deux heures par le chemin de fer. Le cousin Auguste réclama le privilège de les accompagner. La nature de ses fonctions l'obligeait à parcourir continuellement la section confiée à sa surveillance. Il prit place lui troisième dans le coupé. Les moindres détails du parcours lui étaient si familiers, qu'Emma se promettait un véritable plaisir de faire avec lui la connaissance de tous ces petits clochers qu'on voyait poindre des deux côtés à l'horizon. M. Sellony devait sans aucun doute savoir les noms de chacun de ces villages, comme aussi des châteaux dont on apercevait, à travers les bois, défilér les toits pointus et les tourelles.

Auguste Sellony se tenait immobile dans son coin avec cette attitude exquise de l'Anglais qui ne sait pas un mot de notre langue. Il écoutait avec une extrême attention les demandes de mademoiselle Combredives, y répondait avec une précision de Spartiate, et comme s'il avait fait avec lui-même le pari d'employer le plus petit nombre possible de paroles. Quant à se permettre une réflexion, il n'eut garde de s'abandonner à cet excès. Emma se fatigua d'interroger, M. Sellony cessa de répondre, et bientôt le silence le plus profond remplaça la conversation que mademoiselle Combredives s'était promise.

Au bout de quelques instants, le général, cédant à la chaleur de la journée, se laissa aller au sommeil. Il dormait profondément dans son coin.

Mademoiselle Combredives se sentait mal à l'aise. Les caractères concentrés ne se rendent pas compte de la gêne indicible dans laquelle ils jettent leurs interlocuteurs. Ce silence intrépide, le sang-froid avec lequel ils se taisent, cette obstination à ne point sortir d'eux-mêmes et à ne rien livrer de leurs sentiments ni de leurs impressions, nous entraînent à leur supposer je ne sais quelles intentions hostiles ou malveillantes; il nous semble qu'ils se taisent pour nous épier, et que leur silence soit déjà un commencement de critique. Le plus souvent, si nous ne sommes pas aussi bien doués qu'eux pour soutenir ce rôle de statue, nous nous donnons beaucoup de mal pour établir quelque entretien; et si, comme il arrive le plus souvent, il ne nous est pas possible d'en venir à bout, notre tentative maladroite ne fait qu'augmenter tout à la fois notre gêne et leur supériorité.

Emma éprouvait au plus haut degré cette souffrance intérieure; elle n'osait réveiller son oncle; elle ne trouvait pas convenable de se laisser aller

à son tour au sommeil ; enfin, elle n'avait point emporté de livre, et ne savait trop à quelle contenance s'arrêter. Pour le jeune Sellony, il était parfaitement à son aise et regardait à droite et à gauche avec un calme complet. Il était comme un homme qui attend perpétuellement une question. Quant à lui, il ne semblait pas que l'idée dût lui venir jamais d'émettre le premier une parole ou une idée.

J'en suis fâché pour les personnes concentrées, et je les prie de se regarder chacune individuellement comme formant exception à ce que je vais dire. Les natures en dehors me paraissent bien supérieures aux natures en dedans. Les âmes en dedans sont inférieures, non point parce qu'elles gardent le silence, mais en réalité parce qu'il n'est rien qu'elles éprouvent le besoin de dire. L'expérience se laisse prendre parfois à la majesté de ce silence et lui prête bénévolement le charme ou la dignité du mystère ; en effet, celui qui se tait, a l'incontestable supériorité de n'avoir rien dit qui ait choqué ou surpris. Mais est-il bien sûr, s'il prenait sur lui de parler, qu'il s'en tirât à son avantage ? Pour moi, je suis parfois venu à bout de forcer dans leur dernier retranchement ces âmes taciturnes, de faire violence à leur réserve et de leur extirper leurs pensées. Je me suis convaincu que leurs idées ont presque toujours quelque chose d'inachevé et de ténébreux. Leur parole ne se produit pas à la lumière, parce que leur pensée n'est point encore arrivée à terme. Ils ont une conscience vague et comme un instinct de leur insuffisance ; ils craignent de se compromettre dans les hasards impitoyables d'un entretien, et se contentent de se repaître au dedans d'eux-mêmes de leur propre jugement. Là, comme personne ne les entend ni ne les réfute, ils s'attribuent avec un orgueil tranquille une supériorité qui s'évanouirait comme un rêve au grand jour.

Arrivée à la station, mademoiselle Combredives se trouva heureuse, il faut le dire, d'être débarrassée de son cousin ; celui-ci demanda la permission de repartir sur-le-champ, son service l'appelait plus loin. M. de Sambreville lui serra la main, fit avec sa nièce la visite qui l'avait amené jusque-là, et, deux heures après, reprit avec Emma le train qui devait les ramener à leur domicile.

XII

« Eh bien ! ma chère enfant ! s'exclama le général avec bonne humeur, dès qu'il se vit installé commodément dans le coupé que lui avait fait réserver une attention d'Auguste, j'espère que je ne vous ai pas gênés dans votre conversation ; tu dois maintenant connaître le pays comme un employé du cadastre. Nous ne sommes pas loin, je pense, du château de madame de Moret. »

Emma rougit et raconta à son oncle comment s'était passé entre elle et son cousin le temps pendant lequel le général avait dormi.

Mademoiselle Combredives avait fait durant ce long silence de tristes réflexions. Si M. Sellony avait pu lire dans ses pensées, il n'en aurait été que médiocrement flatté.

Elle parla à son oncle avec beaucoup d'anima-

tion, entremêlant son discours de traits amers contre les jeunes gens d'aujourd'hui : sa voix trahissait cette émotion sourde qui présage les larmes. Emma, en effet, s'essuya les yeux. Et comme M. de Sambreville paraissait étonné de la voir pleurer, elle ne chercha plus à se contenir, et, cachant sa tête dans ses mains, elle se laissa aller à ses sanglots.

« Je suis bien malheureuse ! » s'écria-t-elle.

Un homme qui n'aurait pas connu le cœur des femmes et qui se serait trouvé tout d'un coup en face de cette douleur, n'aurait point manqué d'adresser à la jeune fille quelques paroles de consolation. Il aurait cru devoir arrêter ses larmes, lui faire entendre le langage de la raison, et la retirer de son désespoir. Le général était à la fois plus expérimenté et plus délicat. Il prit dans ses mains la main d'Emma, la serra avec beaucoup d'effusion et de tendresse, mais ne lui dit pas un mot et ne proféra pas une parole.

Les pleurs de mademoiselle Combredives redoublèrent ; elle se mit à parler comme si elle avait été seule ; elle sentait que si son oncle l'écoutait, il ne lui répondrait rien et qu'il ne tenterait pas de la faire rentrer en elle-même.

« Je suis bien malheureuse ! répéta-t-elle en recommençant ses sanglots, je n'ai plus ni mon père ni ma mère, je n'ai jamais eu ni frère ni sœur. Je suis seule au monde, et il n'y a personne qui s'intéresse à moi. »

Le général se garda bien de protester pour lui rappeler, avec la reconnaissance qu'elle lui devait, les services qu'il lui avait rendus et la tendresse qu'il lui avait témoignée. Il se contenta de serrer davantage la main tremblante qu'il tenait dans la sienne.

« Oui, répondit Emma, oui, mon oncle, vous m'avez aimée. Vous êtes le seul pour lequel j'éprouve quelque amitié. Il me semble que vous êtes pour moi comme mon père et comme ma mère, comme mon frère et comme ma sœur. »

Sans y penser, mademoiselle Combredives venait de rencontrer le beau mot que le vieil Homère met dans la bouche d'Andromaque lorsqu'elle vient, Astyanax entre ses bras, prendre congé d'Hector, partant pour le combat suprême. Le général tressaillit : qu'éprouvait donc pour lui mademoiselle Combredives ?

Il se repentit alors de n'avoir pas appuyé plus vigoureusement auprès d'elle les différents partis qu'il lui avait offerts ; de n'avoir pas éclairé, au besoin, de ses conseils, l'expérience maladroite de ces quatre jeunes gens. Qui sait dans quelles réflexions sa nièce s'était jetée, et quels sentiments l'agitaient aujourd'hui ?

« Enfin, mon oncle, ai-je tort de vouloir aimer le mari que j'épouserai ? On n'est pas obligée de se marier, n'est-il pas vrai ? Ce n'est pas là un de ces devoirs auxquels on ne saurait manquer. J'ai bien le droit d'exiger dans celui auquel je donnerai ma main, au moins quelques-unes des qualités que j'aime en vous, mon oncle, et sans lesquelles je ne saurais comprendre un homme. Vous êtes, vous, à la fois très-bon et très-ferme : on vous craint, on vous respecte, mais on vous aime et l'on se sent heureux de vous faire plaisir ; pour un de vos sou-

rires, je renoncerais à tous mes caprices et j'oublierais toutes mes mauvaises humeurs. Quand je vous vois assis au coin de votre feu, dans votre robe de chambre verte, il me semble que vous gardez quelque chose de l'air et de la tournure avec laquelle vous commanderiez une armée. Quand je vous aperçois de loin, au milieu d'une revue, monté sur votre cheval blanc, mettant en mouvement les régiments et les escadrons, je retrouve sur votre figure le sourire avec lequel vous me parlez. Je ne vois point que vous cherchiez à faire valoir vos services, ni à raconter à personne vos actions les plus éclatantes. Il suffit que le plus humble ait envie de parler, pour que vous lui cédiez sur-le-champ la parole; et celui qui veut connaître vos plus secrètes pensées, n'a besoin que de vous les demander. Votre regard ni votre parole n'ont jamais trompé personne. Vous ne passez point d'une opinion à une autre, ni d'une résolution à l'extrême opposée. Aujourd'hui l'ami d'un homme et demain son adversaire. Aujourd'hui le déchirant de vos critiques, et demain l'exaltant de vos éloges. Enfin, mon oncle, vous êtes ce que je rêverais dans mon mari. Je crois sincèrement que l'habitude d'être avec vous me rend plus difficile pour tous ces jeunes gens qu'il ne faut pas vous comparer.

» Cependant, mon oncle, dans tout ce qu'on fait, il faut avoir une raison de le faire. Si je consens à me marier, il faut que j'aie un motif pour me décider. Ce motif ne saurait être pour moi la crainte de rester seule, le désir d'avoir une famille nouvelle; je n'en vois qu'un, je n'en comprends point d'autre : l'espoir de passer ma vie avec un homme que j'estime et que j'aime. Voyez donc, mon oncle, si je vous quittais, ce que je laisserais derrière moi, en sortant de chez vous, ce que j'accepterais en échange, le jour où je mettrais ma main dans la leur ! »

Emma avait cessé de pleurer, elle avait pris à son tour la main du général; elle parlait avec un abandon dont elle ne se rendait point compte. M. de Sambreville regardait cette tête blonde, belle comme un camée antique. Il ne pouvait en détourner les yeux. Son cœur battait plus fort que de coutume. S'ils ne s'étaient trouvés l'un et l'autre renfermés dans cet étroit compartiment, je pense que le général se serait levé et qu'il aurait abandonné sa nièce à ses réflexions, sauf à y répondre un autre moment. Il demeurerait immobile, et, confondu de ces aveux inachevés, n'osait rien dire encore.

« Je crois, mon cher oncle, que depuis ce matin j'ai renoncé au mariage, pourquoi ne finirais-je pas ma vie auprès de vous ? nous sommes si bien ainsi ! Vous me trouvez souvent bien déraisonnable et bien étourdie, soyez tranquille, mon oncle, la raison me viendra avec l'âge; vous m'instruirez et vous me formerez comme vous l'avez fait déjà. Je profiterai de vos leçons. Nous serons ensemble heureux et tranquilles, vous verrez combien j'aurai soin de vous. Vous n'aurez plus à vous plaindre de mes enfantillages ni de mes caprices. Vous ne voulez pas rester seul jusqu'à la fin de vos jours, et que deviendriez-vous donc si je vous quittais ? »

Croyez-vous que mademoiselle Combredives éprouvât pour son oncle ce qu'on appelle véritablement de l'amour ?

Je n'oserais le dire, comme aussi je n'oserais dire que cette vive affection en fût bien éloignée.

Beaucoup d'hommes à la place de M. de Sambreville se seraient abandonnés à cette pente si engageante. Il est doux, lorsqu'on redescend des sommets de la vie et que l'âge vous incline vers la vieillesse, de sentir une main jeune et ardente qui se met hardiment dans votre main déjà refroidie; d'entendre murmurer encore ces paroles qu'on n'entend plus d'ordinaire passé le printemps de la vie, de retrouver une seconde existence dans un cœur jeune et fermé jusque-là à toutes les émotions.

Mais le général n'oubliait point ses cheveux blancs ni les longues années accumulées entre sa nièce et lui. Il aurait pu être, non pas le père, mais sans trop de difficulté le grand-père d'Emma. Il prit son cœur à deux mains et lui adressa la parole à son tour :

« Ma chère enfant, lui dit-il d'un ton ferme, tu me parles comme toutes les jeunes filles, depuis le commencement du monde, n'ont point manqué de parler à leurs parents. Elles se sentent heureuses auprès de leur père et de leur mère; elles ne comprennent point une autre destinée et ne la désirent pas. Elles éprouvent pour celui et pour celle qui leur ont donné le jour un respect, une tendresse auprès de laquelle toute autre affection humaine paraît languir. Tu éprouves pour moi, ma chère nièce, les sentiments que ton cœur aurait gardés pour tes parents s'ils avaient vécu et s'ils l'avaient élevée. Chère enfant, je te sais bon gré de ce que tu me dis. Oui, je me suis efforcé d'être bon, d'être patient pour toi, de vaincre les inégalités de mon caractère, et de contenir mes emportements. Je me suis souvent répété que, tenant la place d'un père et d'une mère, je ne saurais jamais être trop indulgent pour toi. Quant à renoncer au mariage, ma chère enfant, pour rester avec moi et ne point me quitter, je n'y vois rien autre chose que la vivacité de ta reconnaissance et la puissance de tes illusions. Tu es jeune, Emma, tu ne sais pas encore ce que sera ta vie dans le mariage. Songe qu'on dit l'amour conjugal comme on dit l'amour de Dieu : ce sont des sentiments différents, mais qui ne sont ni moins saints ni moins admirables l'un que l'autre. L'amour de son mari est la consolation de cette vie comme l'amour de Dieu en est l'espérance. »

Mademoiselle Combredives baissa la tête : elle était émue, les yeux pleins de larmes, les mains appuyées sur son front, son front penché sur ses genoux; elle murmura d'une voix étouffée et vibrante sans regarder le général :

« Je vous aime, moi ! »

Puis elle garda le silence, et l'on n'entendait plus que le bruit monotone de la voiture roulant sur les rails.

XIII

Il est heureux, je pense, qu'à ce moment-là mademoiselle Combredives n'ait point regardé la figure du général. M. de Sambreville devint pâle comme un mort; il ferma les yeux, sa tête chancela, et il porta la main gauche sur son cœur, comme s'il avait voulu en comprimer les battements.

A quoi pensait ce digne militaire ? N'avait-il pas vu poindre depuis longtemps cet amour dont il recevait aujourd'hui l'aveu ? Son austère loyauté ne s'était-elle pas déjà débattue bien des fois contre la tentation si naturelle et si souriante d'accepter ce cœur qui venait ainsi au-devant de lui ? N'était-il pas aussi capable que personne de rendre heureuse cette charmante enfant ? N'était-il pas digne d'entendre ces paroles d'amour et ne trouverait-il pas encore dans son propre cœur, à la fois si riche et si tendre, un langage digne de lui être répondu ?

D'un autre côté, n'avait-il pas, ne fût-ce que par honneur, à se défendre contre cette joie qu'il lui était offerte ? Emma vivant à côté de lui n'avait-elle pas eu des occasions trop avantageuses de lui vouer une estime sans comparaison et une affection sans rivale ? Avait-elle bien connu, en effet, ces jeunes hommes qu'elle avait si lestement refusés sur le simple échantillon de leurs défauts, sans avoir eu ni la volonté ni le loisir de pénétrer jusqu'à leurs qualités ?

Il y avait longtemps sans doute que M. de Sambréville avait pris son parti. Il avait toujours craint et bien des fois détourné ces paroles qu'aujourd'hui cependant il lui avait fallu entendre et dont le silence d'Emma attendait la réponse.

Si mademoiselle Combredive eût été plus expérimentée, si elle avait eu jamais l'occasion de voir éclater ou se contenir devant elle les grandes émotions, elle aurait compris au son de voix du général, ce qui se passait alors dans son âme. Lorsque le vent souffle et se brise à l'angle de votre maison, vous n'y prenez pas garde ; un marin vous dira que ce gémissement particulier annonce ou le lever de l'orage ou le dernier soupir de la tempête. Dans tous les cas, cet accent à la fois tremblant et ferme remuait au plus profond de son âme la jeune fille qui l'écoutait.

« Ma nièce, dit le général, je m'attendais depuis longtemps à ce que vous venez de me dire. »

Emma tressaillit et devint pâle à son tour. Le général n'avait jamais cessé de la tutoyer, pas même, comme il arrive à des parents, lorsqu'il avait été mécontent d'elle et qu'il aurait pu ainsi le lui faire sentir.

« Vous comprenez, ma chère nièce, que je vous aime à mon tour d'une affection trop paternelle pour n'avoir pas songé d'avance à ce qui vous arrive aujourd'hui... Vous seriez disposée à m'épouser moi !... »

— Oh ! oui, répéta Emma d'une voix faible et passionnée, oui, mon oncle.

— Je ne vous le demande pas, mon enfant, puisque vous venez de me le dire. Seulement, ma chère nièce, je crois que vous vous trompez et que vous n'avez pas bien réfléchi.

« Vous êtes, ma pauvre Emma, comme toutes les jeunes filles, vous vous êtes fait un idéal, et toutes les fois que je vous ai présenté quelque prétendant, vous avez cherché en lui, non pas ce qu'il était, mais ce que vous aviez rêvé.

« Vous avez vu parfaitement que celui-ci était un peu trop loquace ; celui-là un peu trop complaisant ; un troisième taciturne, un quatrième vaniteux. Vous ne vous êtes pas trompée ; vous avez

en effet mis le doigt sur le défaut de chacun d'eux.

« Mais avez-vous fait une connaissance aussi certaine de leurs qualités ? Avez-vous apporté la même complaisance et la même bonne foi à découvrir ce que chacun d'eux pouvait avoir de bon et de supérieur ?

« Croyez-vous, ma chère fille, que vous avez été bien juste et bien raisonnable ? Ce pauvre jeune homme embarrassé, étranger au monde, défiant de lui-même, qui se met à vos pieds et cherche à deviner dans votre regard les volontés dont vous allez prendre fantaisie, est-il en effet si criminel et si détestable qu'il ne mérite pas l'attention d'un second examen ? Il cachait, je le crois comme vous, beaucoup de raideur, peut-être même des habitudes de violence sous ces dehors doux et doux. Je conviens que cette placidité indémontrable était trop extraordinaire pour n'être pas un peu suspecte. Il était donc entendu que, sous ce rapport-là, M. Bécannes laissait à désirer, soit du côté de la franchise, puisqu'il se cachait, soit du côté de la douceur, puisqu'on le devinait ou qu'on le savait impatient et irascible. Voyons, Emma, le cœur sur la main, étiez-vous bien assurée qu'il n'y avait pas en même temps dans cette âme loyale d'autres vertus et d'autres mérites capables de faire ton bonheur et ta joie ? Sais-tu bien que ce jeune homme passe toutes ses soirées auprès d'une vieille tante qui l'aime comme un fils et le gronde comme un enfant ? Sais-tu, pour l'excuser et lui rendre justice, qu'avant de venir ici, il n'avait jamais mis le pied dans une société où il y eût des femmes ? L'isolement de sa jeunesse et la pauvreté de sa famille lui avaient interdit cette faveur et ravi cet avantage. N'était-ce donc rien alors que de s'être, dès le premier jour, senti tout d'un coup comme transfiguré auprès de toi ?

M. Boutegoux, qui s'est montré si mordant et si caustique dans son envie immodérée d'être trouvé spirituel, n'a pas d'ennemi, tel que vous le voyez, et passe à bon droit pour une des natures les plus dévouées que l'on puisse rencontrer en ce monde. D'ailleurs, je n'ai pas la prétention de vous donner pour parfaits tous ceux qu'il vous a plu de mettre à la porte. Je vous demande seulement, ma nièce, si vraiment vous avez considéré chacun de ces jeunes gens en lui-même et par son meilleur côté ; si vous n'avez pas évoqué, au contraire, du fond de votre esprit, je ne sais quel fantôme dont vous vous étiez fait depuis longtemps un modèle. Encore si votre rêve avait pris une forme saisissable, si votre imagination lui attribuait des qualités définies, de telle sorte qu'on pût espérer le voir et le rencontrer en ce monde ! Mais, n'est-il pas vrai, ma nièce, qu'à cet égard votre pensée demeure en vous comme un nuage ? Vous restez sur ce portrait inachevé, et, lorsque vous vous trouvez en présence d'un honnête homme qui demande votre main, vous lui opposez au dedans de vous ce rival inconnu, ce personnage mystérieux que vous ne sauriez décrire et que vous avez cependant cru voir. Autour de ce héros imaginaire, palissent les réalités qu'on vous offre : ce vif sentiment d'une perfection abstraite et souvent contradictoire vous rend insensible aux mérites les plus solides et les mieux établis. »

Mademoiselle Combredives avait relevé la tête ; elle avait essayé à deux reprises de regarder le général, elle avait rencontré ces yeux d'un bleu clair fixés sur elle et ne la quittant pas. Emma s'était de nouveau détournée ; elle contemplait sans les voir les lisières de la voie qui s'enfuyaient à toute vitesse.

« Allons, reprit le général d'une voix plus douce, il faut tout nous dire, ma chère Emma, je veux vous expliquer pourquoi l'idée vous est venue de songer à votre vieil oncle.

» Ma chère enfant, vous êtes singulièrement raisonnable et tranquille pour votre âge ; vous aimez le calme de votre foyer, les bonnes paroles qui vous rappellent à vous-même, les réflexions, même sévères, qui vous empêchent de vous égarer ou vous ramènent à votre bon sens.

» Vous êtes une excellente jeune fille, pleine du désir de faire le bien, attachée à vos devoirs, appliquée à les remplir tous, heureuse de vous sentir gouvernée par une main paternelle, conduite et soutenue ainsi dans la vie où vous ne sauriez marcher seule.

» De là, ma chère enfant, une estime très-vive et très-juste pour les qualités de l'âme que l'âge et l'expérience ont seuls le triste privilège de nous donner. Je crois bien, ma bonne Emma, que pour se posséder seulement comme je me possède, il faut avoir traversé beaucoup de rudes moments, résisté à bien des épreuves, appris à se maintenir et à se commander.

» Seules, les années, en s'accumulant sur une tête qui blanchit, apportent au caractère cette maturité et ce calme dont vous paraîsez, mon enfant, sentir si vivement le prix. Mais cette tranquillité ne nous vient guère sans un peu de refroidissement et de langueur. Si nous possédons ainsi notre âme, ce n'est pas seulement que nous soyons plus forts et plus puissants, c'est aussi qu'elle est moins ardente et moins impétueuse. Nous nous sommes éteints en même temps que réglés ; ce que nous avons gagné en prudence, nous l'avons, hélas ! perdu en jeunesse.

» La vie du mariage, Emma, n'est point celle d'un père et d'une fille, où les parents commandent à l'enfant qui obéit. C'est une association véritable où chacun met en commun, non pas seulement ce qu'il a acquis de mérites, mais encore ce qu'il a gardé de défauts. L'homme et la femme y arrivent tous deux incomplets ; ils doivent se terminer l'un par l'autre ; ils donneront à leur âme cet achèvement réciproque qui leur assure l'un sur l'autre une part légitime d'influence. Il ne suffit pas ici de la vertu, je dirai même de la perfection pour faire le bonheur. Il faut que les mérites des deux époux se répondent et s'assortissent. Et n'as-tu pas trouvé dans le monde force gens pour lesquels tu éprouvais plus d'admiration que de sympathie ? C'est le privilège heureux de la jeunesse, au moment où les unions se forment, de n'avoir pas pris encore leur dernier pli, et de n'avoir pas dit leur dernier mot. Gardons-nous d'être assez injustes pour voir un défaut dans cette incertitude de caractères qui se cherchent encore. L'homme se trouvera lui-même dans la femme qu'il aimera, la

femme dans l'époux qui deviendra son conseil et non pas son maître.

» Je vous parle, ma nièce, un langage à la fois bien grave et bien franc comme vous le voyez. La vérité est que non-seulement vous vous êtes fait un idéal indéfinissable, mais que votre idéal, si l'on cherche à se le représenter, ne correspond en aucune manière aux réalités de la vie pas plus qu'aux besoins de votre cœur.

» Écoutez-moi, Emma, ne demandez pas à Dieu qu'il crée pour vous un homme parfait, et prenez garde que, dans sa vengeance, il exauce jamais ce désir insensé de votre cœur. Vous n'êtes pas parfaite vous-même, ma nièce ; il n'est pas nécessaire qu'il y ait cet abîme entre votre mari et vous. Dites-vous bien d'avance, mon enfant, que celui auquel vous donnerez votre main aura infailliblement quelque endroit par lequel il vous plaira moins, quelque côté que vous aurez à réformer. N'imites pas, ma nièce, les jeunes filles qui s'en vont par le monde cherchant le fiancé irréprochable, jusqu'au jour où elles rencontrent enfin non pas celui auquel elles n'auraient rien à reprendre, mais plus vulgairement celui auquel elles ne savent rien découvrir. Tâchez seulement de trouver un homme dont les défauts vous paraissent supportables et commodes, vous aurez toujours le temps de faire connaissance avec ses qualités. Ne rabattez jamais rien, Emma, sur l'honneur des familles, la droiture du cœur. Surtout ne soyez jamais tentée de prendre en considération les avantages de la position ou de la fortune, pour faire bon marché de la personne. Seulement demandez pas comme une condition impérieuse ces perfections ou ces certitudes absolues qui ne sont pas de ce monde. Faites un peu crédit à la Providence, et ne craignez pas d'ajouter votre confiance en Dieu, aux espérances humaines. Je vous donne un conseil que je n'ai pas suivi. Moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai demandé pour prendre une résolution et pour fixer ma destinée, plus qu'il n'est permis à un homme raisonnable d'exiger. Moi aussi, je me suis complu à grossir dans de charmantes jeunes filles les défauts imperceptibles dont le mariage devait les corriger si aisément. Lorsque je les retrouvais ensuite épouses et mères de famille, je m'étonnais d'avoir laissé passer le bonheur si près de moi sans m'en être douté. Voilà pourquoi je suis resté seul. Heureux que le ciel m'ait envoyé en toi une fille, et lorsque je t'aurai mariée, je ne serai pas séparé de toi plus que tous les autres pères ne le sont de leur enfant. »

La morale de cette histoire c'est sa conclusion.

Les jeunes filles qui ont leur père et leur mère ne songent point tant au mariage, et elles ont raison. Elles ont quelqu'un qui y pense pour elles. Elles n'ont point à imaginer une théorie sur l'homme qu'elles associeront à leur sort ; il leur suffira de consulter leur cœur lorsque le futur leur sera présenté.

Le tort du général avait été de ne point entretenir Emma dans cette réserve ; sous prétexte de respecter la liberté de sa nièce, il avait imprudemment provoqué ses réflexions, et lui avait donné ainsi l'idée et le désir de se suffire à elle-même dans ce moment décisif.

Je reconnais, pour excuser le général, que bien

des pères donnent dans cette erreur de conduite. Eux aussi, ils veulent se décharger de leur responsabilité et s'en remettent au choix de leur fille ; par faiblesse, par indécision, souvent même par égoïsme ils se dispensent d'avoir une volonté et de soutenir l'expérience de leur enfant par un conseil ferme et arrêté. Les jeunes filles n'ont alors pour se gouverner que les tâtonnements de leur caprice ou les rêves de leur imagination. Les incertitudes inévitables de leur avenir se trouvent encore compliquées par les hasards de cette aveugle liberté.

Au bout de très-peu de temps Emma se sentit

calme et reposée ; toutes les fois que la pensée du mariage venait à son esprit, elle en détournait sa réflexion.

Je n'ai pas besoin de dire qu'elle se maria, acceptant avec confiance un nouveau parti de la part du général. Pour moi, qui connais depuis longtemps celui qu'elle a épousé, je puis dire que les plus solides qualités du mari d'Emma, celles qui leur rendent le bonheur si vif et si durable, sont précisément celles auxquelles dans ses rêves les plus exigeants et les plus perspicaces, mademoiselle Combredives n'avait point songé.

ANTONIN RONDELET.

MADELEINE



Le golfe de Gènes, azuré comme le ciel de l'Italie, était éclairé, un beau soir d'été, par les derniers rayons du soleil couchant ; les vagues murmuraient doucement et venaient mourir sur la grève.

Un homme se promenait solitairement en suivant la plage ; parfois il s'arrêtait, puis se remettait en marche pour s'arrêter de nouveau, et son attitude trahissait l'agitation de son esprit. Il était jeune, d'une tournure élégante et distinguée, mais sa physionomie portait l'empreinte des orages de sa vie. Après avoir erré longtemps, il s'arrêta à quelque distance de Gènes, à la porte d'une villa, dont la blanche façade était entourée de pampres qui s'enlaçaient au balcon, et retombaient comme les branches d'un saule pleureur.

Le promeneur agita la sonnette, et une vieille femme vint lui ouvrir.

« Madame est ici ? demanda-t-il. »

— Où voudriez-vous qu'elle fût ? répondit aigrement la vieille.

— Elle pourrait être sortie un instant.

— Seule ! non, monsieur.

Le maître de la maison monta l'escalier et entra dans un petit salon meublé avec élégance : une belle jeune femme, très-pâle, était à demi couchée sur un divan, et tenait dans ses bras une délicieuse petite créature qui jouait avec les longues boucles de la chevelure brune de sa mère.

Quand la porte s'ouvrit, l'enfant, qui pouvait avoir trois ans au plus, s'écria joyeusement :

« Papa ! »

Sa mère la posa à terre pour la laisser courir au devant de celui qui entra, et levant vers lui ses beaux yeux, elle dit d'une voix anxieuse :

« Eh bien ? »

— Je n'ai rien obtenu, il faut partir.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

— Qu'importe le lieu où nous serons, ma Lucie ? nous y serons ensemble.

— Le présent n'est rien à mes yeux ; avec toi je serai bien partout, mais l'avenir, Louis ! A cette pensée je tremble ! que deviendra Madeleine, que feras-tu d'elle quand je ne serai plus là ?

— Tu seras là toujours, tu verras grandir ta fille, et quand elle sera grande, j'aurai refait ma fortune ! »

Lucie jeta sur son mari un regard de découragement ; pas un mot ne s'échappa de ses lèvres, mais ses yeux disaient éloquemment :

« Je ne vivrai pas longtemps, et tu ne feras pas fortune. »

Le marquis Louis de Vaudreuil, maître à vingt ans d'un patrimoine considérable, avait dissipé ses biens et effeuillé follement les plus belles années de sa jeunesse. Sans vices ni passions, il subissait l'influence de ceux qui savaient flatter ses goûts ; il ne manquait pas d'intelligence, mais n'avait jamais compris les réalités de la vie, et ne redoutait au-

cune épreuve, ne croyant pas à l'adversité. Tout lui avait souri au début de la vie, et il avait foi en son étoile, plus peut-être qu'en Dieu! Il s'était marié à trente ans, et loin de mettre alors un frein à ses dépenses, il avait entouré sa femme d'un luxe princier, glissant ainsi rapidement sur la pente qui conduit à la misère. Un jour il s'aperçut qu'il était ruiné, et ce jour était celui de la naissance d'une fille longilignes et ardemment désirée.

A peine un nuage passa-t-il, rapide et fugitif, à travers son esprit léger.

« Il me sera facile, se dit-il, de réparer mes pertes! tant de gens qui ne possédaient rien sont devenus millionnaires! Il me reste, à moi, les débris de ma fortune, mon crédit, ma position sociale, et bientôt je serai plus riche que je ne l'ai jamais été. »

Il se lança dans des spéculations incertaines, joua à la Bourse et perdit ses derniers capitaux. Pendant ce temps, Lucie, heureuse et souriante, baignait sur le bord d'un abîme sa petite Madeleine adorée.

Louis ne lui avait jamais rien refusé que sa confiance; il fallut tout avouer, quand l'hôtel de Vaudreuil fut mis en vente, ainsi que le château et les domaines que le marquis avait reçus de ses pères, et qu'il ne devait pas léguer à ses enfants. Lucie était orpheline, et son héritage se trouvait enfoui dans le gouffre. Elle ne versa pas une larme, n'adressa pas un reproche à son mari, elle prit Madeleine dans ses bras, et partit pour l'exil.

M. de Vaudreuil ne fut pas découragé un seul instant; il jugeait toutes choses à travers un prisme trompeur, et s'imaginait qu'en quittant la France, il allait s'enrichir rapidement comme ces commerçants qu'on voit, dans les comédies, partir pour l'Amérique avec quelques ballots de marchandises et revenir sur un navire chargé de richesses.

M. de Vaudreuil n'emportait aucune marchandise, il n'emmenait qu'une frêle jeune femme sans expérience, et une enfant dont il avait brisé l'avenir. Après avoir vécu de plaisirs, il vivait d'illusions; il comptait escompter son nom et le prestige dont les Français jouissent à l'étranger. Il se voyait à la tête d'importantes compagnies industrielles, il creusait des mines, et à sa voix les métaux sortaient de terre comme par enchantement; il voulait jeter des ponts suspendus sur des torrents infranchissables, créer des chemins de fer dans des pays déserts, et se croyait de bonne foi un spéculateur universel. Il ne savait pas que ceux qui ont passé leur vie à dissiper de l'argent n'apprennent pas du jour au lendemain à en amasser.

Il se dirigea vers Gênes d'abord, loua une villa sur les bords de la Méditerranée, et y installa Lucie et Madeleine avec une vieille femme qui, depuis quarante ans, était attachée à la famille de madame de Vaudreuil. Catherine haïssait le marquis, car elle avait compris du premier jour, guidée par l'instinct de la fidélité, que cet homme, léger et confiant en lui-même, ferait le malheur de l'enfant qu'elle avait élevée.

Une année se passa à tenter la fortune, et la fortune fut inflexible! L'élégant Parisien qui montait à cheval avec une grâce incontestable, qui traitait royalement ses joyeux amis, qui jouait gros jeu et perdait gaiement, ne pouvait s'habituer à l'isolement

et à l'indifférence qu'inspirent aux étrangers les gens qui n'apportent pas à la société leur contingent de plaisirs.

Il fit de vains efforts pour conquérir une position à Gênes; les palais s'ouvraient devant son nom, mais les bourses se fermaient devant ses plans de spéculations insensées! La réalité commençait à lui apparaître, morne et menaçante, et les jours, en se succédant, diminuaient ses ressources sans lui en créer de nouvelles.

Une dernière idée s'était formée dans son cerveau fatigué par d'infructueuses recherches, il avait rêvé une invention impossible à mettre en pratique, il cherchait des souscripteurs et des associés, et le matin même il avait annoncé à sa femme que s'il échouait, il faudrait partir pour Rome.

Il avait échoué et rentrait au logis, non pas abattu, mais affligé du découragement de Lucie.

Lucie s'était attachée à sa petite maison de Gênes comme la fleur, qui penche sur sa tige, s'attache au mur qui lui prête un abri. Il fallait partir! quitter sa retraite pour courir après l'inconnu, et ses forces décroissaient chaque jour.

Au moment de la ruine de Louis, un de ses parents du côté maternel, un cardinal romain, lui avait offert sa protection et une place, mais le marquis, redoutant de se mettre en tutelle, et ne voulant pas s'astreindre à un travail régulier, avait alors repoussé cette offre que la nécessité lui faisait maintenant une loi d'accepter.

Tandis que Catherine préparait tout pour un prochain départ, Lucie, appuyée au bras de son mari, se promenait lentement sur la plage pour dire adieu aux flots, seuls confidents de ses douleurs. Madeleine, insouciant et rieuse, s'ébattait sur le sable fin et cherchait des coquillages, dorés comme les songes de l'enfance.

Les Français de la Maison-Blanche, ainsi que les appelaient les pêcheurs du rivage, partirent un matin: Lucie pleurait, Madeleine frappait de joie ses petites mains l'une contre l'autre, Catherine murmurait, et le marquis espérait!

Le navire qui les emmenait portait aussi toute leur fortune, quelques billets de mille francs, et des diamants que M. de Vaudreuil n'avait pas permis à sa femme de vendre, car il conservait ses chimériques espérances, et de somptueuses visions lui faisaient revoir dans ses rêves sa Lucie radieuse et parée comme au temps de leur splendeur.

Madame de Vaudreuil arriva à Rome, brisée par la fatigue de la traversée. Le marquis s'aperçut pour la première fois que la fraîcheur de Lucie avait fait place à une pâleur mortelle, et que sa taille charmante se pliait comme un roseau courbé par le vent: les roseaux se relèvent quand la tempête est passée, mais Lucie ne devait plus se relever.

En arrivant dans la ville sainte, M. de Vaudreuil se rendit au palais du cardinal... Il s'était décidé trop tard, le cardinal était mort depuis un mois, et, mécontent de son neveu, il avait laissé ses biens aux pauvres.

Louis n'osait plus rentrer à l'hôtel. Comment annoncer à Lucie que leur dernière branche de salut était brisée? Loin de leur pays, sans appui, et bientôt sans ressources, qu'allaient-ils devenir?

Il suivait les bords du Tibre, comme il avait suivi quelques jours auparavant les grèves de Gènes, marchant au hasard, et mesurant au fond de son âme la profondeur des désastres causés par ses folies.

Sous ce dernier coup, Lucie courba la tête. Pour elle-même, elle ne désirait plus rien, mais Madeleine était là ! Pauvre ange ! née dans une belle demeure héréditaire, et jetée loin de son pays pour être livrée à tous les hasards d'une vie aventureuse !

M. de Vaudreuil choisit en dehors de la ville un petit logement bien modeste, mais Lucie pouvait, de sa fenêtre, être enveloppée par les rayons du soleil, et Madeleine avait un jardin où, à l'ombre d'un cèdre, elle moissonnait les fleurs, tandis que sa mère suivait ses mouvements d'un regard inquiet et fiévreux. Catherine allait et venait, cherchant à remplacer à elle seule les nombreux domestiques qui, jadis, obéissaient au moindre signe de la marquise.

L'adversité, arrivée à ses dernières limites, réveilla dans M. de Vaudreuil le sentiment de ses devoirs : il comprit tardivement que, s'il est permis au visionnaire, qui n'est ni père ni époux, de poursuivre un rêve mensonger, cela est interdit à un chef de famille. Il renonça à gagner des millions, et chercha courageusement le moyen d'assurer à Lucie et à Madeleine le pain quotidien. Après deux semaines de recherches, il rentra un soir sérieux et pensif, baisa sa fille au front, et se mit aux genoux de Lucie pour lui demander pardon.

C'était la première fois que ce mot sortait de ses lèvres, et ce mot apporte l'oubli des torts et l'espoir de l'avenir.

Lucie pardonna avec toute la ferveur d'une âme pure que chaque heure rapprochait de l'éternité.

Dans sa jeunesse Louis avait été marin, et on venait de lui confier le commandement d'un navire marchand qui partait pour les côtes occidentales d'Afrique.

À la pensée de cette séparation, Lucie resta muette de terreur, et pourtant elle remerciait Dieu d'avoir ainsi changé la nature insouciance de son mari.

« Quand je serai morte, s'écria-t-elle, ma fille ne restera pas sans appui en ce monde ! »

Puis elle reprit :

« Vivrai-je assez pour la remettre entre tes mains ? »

L'expédition que M. de Vaudreuil allait tenter était périlleuse, et c'était sans doute pour cette raison que l'armateur, propriétaire du navire, en confiait la direction à un Français, désœuvré sportman la veille, et aventurier hardi le lendemain. Il s'agissait de conduire une cargaison au Sénégal et de rapporter en échange des produits rares et précieux. Le capitaine devait être fortement intéressé dans les bénéfices qu'il allait réaliser, au milieu de dangers de toutes sortes.

Louis cacha soigneusement à Lucie les périls qui l'attendaient là-bas ; il lui dit que cette navigation était aussi sûre et aussi facile que le trajet de Gènes à Civita-Vecchia. L'armateur au service duquel allait entrer le marquis de Vaudreuil vint

chez Lucie et lui peignit l'expédition sous les plus riantes couleurs.

« Ah ! disait Lucie, tâche de revenir bientôt. L'avenir pour moi ne sera pas long, et si je dois revoir des jours heureux, il ne faut pas qu'ils se fassent attendre ! »

Louis essayait en vain de faire renaitre en elle la confiance, et tout en cherchant à la rassurer, il tremblait lui-même, car les ravages causés par le mal qui la minait étaient visibles. Un cercle bleuâtre entourait ses beaux yeux, qui brillaient d'un éclat sinistre ; ses joues étaient creusées et ses lèvres tremblaient, agitées par un mouvement nerveux et saccadé.

Le jour du départ de son mari, Lucie pouvait à peine se soutenir, elle voulut se lever et retomba sur le fauteuil qu'elle ne quittait plus guère.

« Reste ici, ma Lucie, dit M. de Vaudreuil, ne me reconduis pas, car j'ai besoin de tout mon courage au dernier moment.

— Papa, tu reviendras bientôt, n'est-ce pas ? s'écria Madeleine en se cramponnant à ses vêtements, tu me rapporteras un perroquet et un singe ! un petit singe bien mignon qui jouera avec moi et qui aura un fusil et un chapeau. »

Le marquis prit sa fille dans ses bras : les folies de sa vie passée lui apparurent comme une fantasmagorie déchirante, et il expia en une minute quinze années de désœuvrement et d'erreurs.

Il revint vers Lucie, déposa Madeleine sur ses genoux, et les étreignant toutes deux une dernière fois contre son cœur, il sortit sans retourner la tête en arrière.

À la porte il trouva Catherine debout et immobile ; il lui tendit la main.

« Je vous recommande ma femme et ma fille, dit-il d'une voix étranglée par des larmes qu'il cherchait à contenir.

— Ah ! monsieur, c'était à vous qu'il fallait recommander mademoiselle Lucie de Callamant, le jour où elle est devenue marquise de Vaudreuil !

— Je connais mes torts, Catherine, ma femme me les a pardonnés, et si je reviens, j'espère que personne n'aura plus le droit de me les rappeler.

— Tant mieux, monsieur le marquis, je souhaite que vous soyez plus heureux et plus sage sur mer que sur terre ! »

Quelques heures après, Louis de Vaudreuil perdait de vue les côtes de l'Italie, et Lucie tenait encore dans ses bras sa petite Madeleine, endormie sous ses baisers.

Les jours se succédèrent lents et tristes : la maladie s'affaiblissait, elle n'attendait et n'espérait plus rien pour elle, ne vivait que pour sa fille, et quand elle la regardait, on eût dit que son âme allait s'échapper de ses yeux.

« Quand papa reviendra, disait Madeleine, tu seras contente, petite mère, tu ne pleureras plus, et tu marcheras pour aller au devant de lui.

— Quand ton père reviendra, cher ange, je serai là-haut, sais-tu, répondait Lucie en montrant le ciel, si le bon Dieu veut m'y recevoir. Je prierai pour toi, je te verrai toujours, mais toi, tu ne me verras plus ! Regarde-moi bien pour te souvenir de moi quand je ne serai plus là. Te rappelleras-tu

ta mère, dis, ma chérie ? Oh ! regarde moi encore pour ne pas m'oublier ! »

Madeline écoutait sans comprendre.

« Tu veux donc partir aussi comme papa ? Mais si tu pars, j'irai avec toi ! Est-ce qu'il y a des perroquets et des singes dans le ciel comme en Afrique ? »

Lucie la contemplait sans répondre.

« Comment va-t-on dans le Paradis ? c'est en bateau, n'est-ce pas, puisque là-bas, bien loin, la mer touche le ciel ? »

Lucie passait dans les blonds cheveux de sa fille ses doigts effilés et transparents. A chaque mouvement qu'elle faisait, une douleur aiguë lui traversait le dos et lui déchirait la poitrine ; ses yeux se fermaient souvent, elle ne pouvait plus supporter la lueur du jour.

Un matin, Catherine était sortie pour chercher les provisions du petit ménage : elle entra dans un café où elle avait l'habitude de prendre un journal français pour sa maîtresse, et en arrivant dans la chambre de Lucie, elle posa la *Gazette de France* sur une table près d'elle.

« Merci, ma bonne Catherine, dit la marquise ; tu pourras à l'avenir supprimer cette dépense, car que m'importe ce qui se passe dans un pays que je ne reverrai, hélas ! jamais ! »

Tout en disant cela, elle déployait le journal et parcourait les premières colonnes : elle poussa un cri perçant, se leva en étendant les bras vers sa fille, et retomba raide et sans mouvement.

Madeline effrayée se mit à fondre en larmes ; Catherine, qui était dans la pièce voisine, entra éperdue, et se précipita au secours de l'enfant qu'elle avait vu naître et qui allait mourir.

Voici ce qu'avait lu madame de Vaudreuil :

« Un combat a eu lieu à l'embouchure de la Gambie, entre un bâtiment de commerce italien, mouillé à peu de distance de la côte et les indigènes qui ont attaqué pendant la nuit les marins avec lesquels ils avaient traité la veille. Ce navire italien était commandé par le marquis de Vaudreuil, que tout Paris a connu, et qui fut, pendant plusieurs années, le roi de l'élégance et l'homme à la mode. Entièrement ruiné par des spéculations malheureuses, il s'était rendu à Rome pour recueillir la succession du cardinal B***, son oncle ; cette succession lui ayant fait défaut, il avait voulu tenter la fortune en commençant sa carrière commerciale par une aventureuse entreprise. Les ennemis qui l'ont assailli étaient vingt fois plus nombreux que son équipage, et après une défense héroïque, il est parvenu à soustraire au pillage de cette horde à demi sauvage le navire qui lui était confié, mais dans la mêlée il a reçu une blessure mortelle, et a succombé quelques jours après. La *Santa-Maria* qu'il commandait, fortement avariée, est revenue à grand-peine et s'est arrêtée à Alger, d'où on nous écrit cette catastrophe.

Le marquis de Vaudreuil a dû laisser une femme et un enfant, mais on ignore ce qu'ils sont devenus. »

Lucie resta plusieurs heures sans connaissance, et son retour momentané à la vie fut plus déchi-

rant qu'une agonie. Elle ne connaissait personne à Rome, si ce n'est un prêtre français, qui vint l'assister à cette heure dernière.

Madeline allait rester seule sur terre, sans autre fortune que les bijoux de sa mère, et sans autre appui qu'une humble vieille femme, incapable de la protéger malgré la ferveur de son dévouement.

Lucie entourait sa fille de ses bras et semblait vouloir l'emmener avec elle. Plus blanche que les draps qui allaient lui servir de linceul, elle était immobile et déjà glacée par la mort, quand, se relevant soudain comme en proie à une vision céleste, elle embrassa une dernière fois Madeline et lui dit :

« Si Dieu t'a pris ton père, c'est qu'il veut être ton père lui-même, s'il t'enlève ta mère il t'en rendra une autre ! »

Elle retomba pour ne plus se relever, et Catherine fut obligée d'arracher de ses mains crispées Madeline, qui ne voulait pas la quitter.

Le marquis n'avait aucun parent proche ; Lucie n'avait trouvé qu'indifférence parmi les siens, et Catherine ne songea même pas à réclamer en France un appui pour l'orpheline.

« C'est Dieu, dit-elle, qui sera son tuteur ! »

Le château de Chavenay, ombragé par des arbres séculaires, est situé sur les bords de la Loire, entre Blois et Amboise. C'est une imposante demeure, dominée par une haute tour, dernier vestige d'un castel féodal sur les ruines duquel a été élevée l'habitation actuelle. Une seconde tour isolée est entourée de massifs et de fleurs ; elle défendait sans doute autrefois l'entrée du manoir, et aujourd'hui elle apparaît aux yeux du voyageur entraîné par la vapeur, comme une gigantesque décoration de théâtre, jetée au milieu d'un parc splendide.

Le château de Chavenay appartient au duc et à la duchesse de Saulnes, et nous y pénétrons par une froide soirée d'automne ; les hôtes sont partis depuis quelques jours, les feuilles jaunies ont été emportées par le vent qui souffle dans les sapins et s'engouffre dans les créneaux de la tour. Les châtellains sont assis au coin d'un feu solitaire, et la lueur de deux candélabres éclaire à peine l'immense salon, dont les murs, couverts de portraits, redisent l'histoire passée de la maison de Saulnes : ici un guerrier bardé de fer fut tué aux côtés de Philippe-Auguste ; là une gracieuse marquise poudrée et couronnée de roses figura à la cour de Louis XIV.

Le duc et la duchesse, mariés depuis trente ans, ont traversé la vie sans soucis apparents, parcourant une route facile, et cependant un chagrin intime altère leur bonheur : ils n'ont pas d'enfants ! Ils pensent avec amertume que leurs beaux domaines, que le fier manoir de Chavenay, que tous les souvenirs qui les entourent passeront après eux en des mains étrangères. Ils n'ont que des parents éloignés, ce qu'on appelle des héritiers.

Longtemps ils ont espéré en l'avenir, et tant que la jeunesse a éclairé leur existence de sa riante aurore, leur pensée s'écartait de ce qui pouvait attrister l'horizon. Pour eux, la vie était semée de

plaisirs, le sort ne leur avait rien refusé, mais un jour était venu pourtant où, fatigués du monde, ils avaient regardé autour d'eux et cherché en vain ce qui leur manquait : la bénédiction vivante du foyer ! Chez eux ce n'était pas l'orgueil qui souffrait, c'était le cœur, et ils eussent accueilli avec autant de joie la naissance d'une fille que celle d'un fils ; ce qu'ils voulaient, c'était un enfant à aimer et à élever.

Pour se distraire, le duc achetait les plus beaux chevaux qu'il pouvait trouver, et les dressait lui-même, il courait le cerf et le sanglier, mais tout cela ne comblait pas le vide, et en rentrant au logis, il enviait le sort de son piqueur, au devant duquel accouraient quatre ou cinq bambins barbouillés.

La duchesse, loin d'être jalouse, comme certaines femmes le sont, du bonheur des autres, s'associait aux joies et aux douleurs de l'amour maternel : elle *appelait à elle les petits enfants*, secourait ceux des pauvres, et caressait ceux des riches.

On lui avait souvent donné le conseil de réparer par une adoption l'oubli de la Providence, mais elle ne voulait pas partager avec une vraie mère la tendresse de son enfant, et elle ne se croyait pas le droit de transmettre à un être inconnu et abandonné le nom et les biens des de Saulnes.

Le duc et la duchesse étaient donc au coin de leur feu, assis en face l'un de l'autre, n'ayant pas grand'chose à se dire, car dans un tête-à-tête perpétuel les sujets de conversation finissent par s'épuiser.

« L'hiver arrive à grands pas, dit enfin M. de Saulnes en se réveillant d'un demi-sommeil, nos amis sont retournés à Paris, et je crois que nous ferons bien de faire comme eux.

— Nous partirons quand vous voudrez, répondit la duchesse.

— Je suis à vos ordres, décidez la question, rien ne me retient ici, pas même la chasse, car depuis huit jours je n'ai rien tué.

— Vous avez du moins tué le temps, reprit-elle souriant avec mélancolie madame de Saulnes, puisque vous parcourez la campagne pendant dix heures au moins chaque jour.

— Et vous êtes seule tout ce temps !... Partons donc, à Paris vous aurez quelques distractions.

— Je n'y tiens plus, vous le savez, peu m'importe d'être ici ou ailleurs, je suis bien partout.

Il y avait dans ces derniers mots une mélancolie profonde. La duchesse n'aimait plus le monde, et pourtant le monde l'aimait encore. Aimable et gracieuse pour tous, elle recevait avec une urbanité charmante, et sa beauté avait victorieusement survécu à sa jeunesse ! Mais la fumée ne réchauffe pas, et depuis longtemps déjà les flatteries et les succès lui faisaient l'effet d'un bourdonnement monotone et fatigant.

M. et madame de Saulnes partirent pour Paris, et reprirent leurs habitudes d'hiver, faisant chaque jour ce qu'ils avaient fait la veille, et ce qu'ils feraient le lendemain. Le duc allait au bois tous les matins, re-venait au cercle, et le soir il accompagnait la duchesse au théâtre ou dans le monde. Leur existence était remplie, mais non occupée.

Un soir, ils étaient chez le maréchal **, le co-

lonel L..., arrivant de Rome, racontait aux Parisiens la chronique italienne, et on l'écoutait attentivement, enchanté qu'on était de changer de localité et de cancan.

« Avez-vous entendu parler, dit-il, de la mort tragique de ce pauvre marquis de Vaudreuil ?

— Oui, dit un magistrat, aux formes arrondies, qui n'avait jamais exercé ses fonctions hors de la banlieue, mais, aussi, que diable allait-il faire dans cette galère ?

— Il allait, ajouta un riche banquier, chercher la fortune sous les tropiques, quand chacun peut la trouver à sa porte.

— Qu'est devenue madame de Vaudreuil ? demanda une petite femme blonde et rose qui, sous sa poudre de riz, ressemblait à une fraise couverte de sucre.

— Elle est morte, madame, morte de désespoir en apprenant la mort de son mari, répondit le colonel.

— Ah ! vraiment ! c'est étonnant, car il l'avait ruinée, complètement ruinée ! ajouta la sensible petite femme.

— Elle n'a pas laissé d'enfants ? dit la maréchale.

— Elle a laissé une fille âgée de quatre ou cinq ans.

— Qu'est devenue cette enfant ? demanda madame de Saulnes.

— Elle a été recueillie par une vieille domestique qui vit avec elle à Rome dans un logement d'ouvrier, et si cette femme venait à mourir, la fille du marquis de Vaudreuil n'aurait d'autre asile que l'hospice des Enfants-Trouvés.

— L'avez-vous vue, monsieur ? reprit la duchesse.

— Oui, madame ; on me l'a montrée un jour où elle sortait avec sa vieille bonne de l'église Saint-Louis des Français.

— Est-elle jolie ? fit madame de Saulnes avec une curiosité féminine.

— C'est une délicieuse enfant au regard mutin ; fine et distinguée, elle rappelle à la fois son père et sa mère, qui tous deux étaient remarquablement bien.

— Quelle triste chose que la destinée ! dit la maréchale : ces gens charmants que nous avons connus, brillants et heureux, auront passé comme une étoile filante, et ils laissent derrière eux une pauvre enfant vouée à la misère !

— Qui sait ? reprit madame de Saulnes, la fortune a d'étranges hasards, et la Providence d'impénétrables desseins ! »

Le lendemain matin, le colonel L... recevait le billet suivant :

« Je viens recourir à votre obligeance, monsieur : veuillez m'indiquer, si vous la connaissez, la demeure de l'enfant dont vous parliez hier, de la fille du marquis de Vaudreuil. Si vous ne pouvez me donner ce renseignement, soyez assez bon pour me mettre en rapport avec les personnes qui vous ont raconté l'histoire de la pauvre orpheline. Je pars pour Rome avec l'intention de l'adopter, et je craindrais, ne connaissant pas le nom de la brave femme qui s'en est chargée, de chercher longtemps sans la trouver.

« Recevez, je vous prie, monsieur, avec mes remerciements, l'expression de ma considération la plus distinguée.

» Duchesse de SAULNES. »

Le colonel se rendit dans la soirée à l'hôtel de Saulnes et apporta à la duchesse une lettre pour un secrétaire d'ambassade de la légation française, qui s'était occupé de faire régulariser les papiers de l'enfant abandonnée et devait connaître le lieu de sa retraite.

Huit jours après, M. et madame de Saulnes étaient en route pour l'Italie.

« Elle sera à nous, à nous seuls ! disait la duchesse.

— On entendra à Chavenay des rires joyeux et une voix enfantine, reprenait le duc.

— Voudra-t-elle m'appeler maman ? demandait madame de Saulnes avec un sentiment naïf de crainte.

— Nous lui donnerons tout, excepté notre nom, car il ne faut pas lui ôter celui de son père.

— Nous la marierons auprès de nous, pour jouir de nos petits enfants.

— Je suppose qu'elle doit être brune, sa mère l'était.

— Je préférerais qu'elle fût blonde : »

De Paris à Rome la conversation ne tarit pas, et Madeleine, l'enfant inconnue, remplissait déjà le vide de ces deux existences.

Les voyageurs regardaient avec enthousiasme les chefs-d'œuvre de l'art et les merveilles de la nature. Ils étaient pressés d'arriver et redoutaient le dernier moment, dans la crainte de voir leur rêve s'évanouir ; ils semblaient tous deux rajeunis de vingt ans, et le duc disait en riant :

« Nous avons l'air d'être dans la lune de miel. »

Ils arrivèrent enfin à Rome, et le soir même M. de Saulnes se rendait à l'ambassade et rapportait à sa femme l'adresse de l'enfant désirée... Une heure après, ils s'arrêtaient devant une maison de chétive apparence : c'était là que Catherine s'était réfugiée ; elle avait loué deux chambres : la première lui servait de cuisine, et dans la seconde était le petit lit de Madeleine.

Catherine venait de coucher l'orpheline, qui, les

maines élevées vers le ciel, répétait la prière que sa mère lui avait apprise. Quand elle eut fini de prier, sa vieille bonne s'agenouilla au pied de son lit et dit à haute voix ces paroles de Job :

« La vie de l'homme sur la terre est un combat.

» Vous m'aviez tout donné, Seigneur, et vous m'avez tout ôté ; que votre saint nom soit béni !

» Vous m'avez rendu mes biens au centuple ; béni soit encore votre nom !

» Vous m'aviez enlevé mes enfants, et vous avez fait renaître autour de moi sept fils et trois filles !

» Louange à vous, Seigneur !

» Vous avez... »

— Bonne Catherine, s'écria Madeleine en l'interrompant, si le bon Dieu rend des enfants à ceux qui n'en ont plus, pourquoi ne rend-il pas un père et une mère à ta petite Madeleine ? »

Catherine essuya ses yeux baignés de larmes, mais elle n'eut pas le temps de répondre, on venait de frapper à la porte.

Elle alla ouvrir et recula d'étonnement à l'apparition d'une belle dame, telle qu'elle n'en avait pas vue depuis le jour où elle avait quitté l'hôtel de Vaudreuil.

« Est-ce ici, demanda la duchesse, que demeure mademoiselle Madeleine de Vaudreuil ?

— Oui, madame, balbutia Catherine stupéfaite. »

Madame de Saulnes s'élança vers le berceau de Madeleine et l'embrassa avec tendresse. L'enfant lui rendit ses caresses.

« Oh ! elle m'aimera ! s'écria la duchesse avec un indicible accent de joie maternelle.

— Madame, dit Catherine, seriez-vous une de ses parentes ?

— Non, répondit la duchesse, mais je serai sa mère. »

Madeline est revenue en France, elle grandit à l'ombre des bois de Chavenay, et l'hiver la ramène chaque année à Paris ; vous l'aurez vue souvent jouer aux Tuileries, car Madeleine n'est pas une héroïne créée par notre imagination, son histoire est vraie : enfant de l'adversité, mais protégée par Dieu, elle a deux mères : une dans le ciel et l'autre sur la terre.

Comtesse de MIRABEAU.

REVUE MUSICALE

TRISTAN ET ISEULT, PAR RICHARD WAGNER. — LA MUSIQUE DE L'AVENIR. — JEANNE D'ARC, OPÉRA EN CINQ ACTES, PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE, PAR DUPREZ.



Tous les comptes rendus des œuvres de Richard Wagner nous parlent, les uns avec enthousiasme, les autres avec ironie, du compositeur philosophe, du novateur démocrate et de la musique de l'avenir.

Qu'est-ce que tout cela ? comment les aspirations politiques d'un homme, comment les idées philosophiques qui naissent en lui ou qu'il accepte des autres peuvent-elles se traduire dans la langue dramatique et poétique des sons ? la musique est, comme tous les arts, une imitation des harmonies de la nature et des sentiments humains. L'homme cherche toujours et trouve quelquefois, mais Dieu seul crée, et c'est l'œuvre de Dieu que son génie s'attache à

reproduire, soit dans un genre, soit dans un autre. Le compositeur fait une œuvre; cette œuvre est née de ses inspirations, elle lui appartient en propre, il en est l'ouvrier, mais où chercher le modèle si ce n'est dans tout ce qu'il est donné à l'homme de voir, d'entendre et de sentir? Demandez donc aux plus illustres, aux plus féconds, aux plus parfaits des maîtres d'exprimer, en notes profondes, harmonieuses ou passionnées, des idées métaphysiques et des spectacles invisibles. Demandez au peintre le plus habile de rendre, sur la toile, le doute, le chaos, le néant, en un mot tous les rêves creux des imaginations en délire. Que fera le musicien, que fera le peintre? ils n'essaieront même pas de glisser ces abstractions dans le domaine des sentiments humains, sous une forme appréciable. Ils ont bien autre chose à faire en vérité! à eux la nature, l'âme, la joie et la douleur, la résignation et la colère, l'orage et le soleil, à eux la lumière, le ciel et la poésie!

Qu'entend M. Wagner par la musique de l'avenir? est-ce à l'inspiration, est-ce à la méthode qu'il attache ses idées de progrès futur? mais l'inspiration est tout individuelle, elle ne s'apprend pas, elle est un jet et non un enseignement. Elle appartient à tous les temps, et à tous les pays. Elle n'a pas de règles précises, elle ne se circonscrit pas selon la fantaisie de chacun. Quant à la méthode, M. Wagner a-t-il la prétention de détrôner Gluck, Haydn, Mozart, Beethoven, Meyerbeer et Rossini, pour arborer un étendard inconnu? Pourquoi les apôtres de l'impossible exaltent-ils un homme dont le génie est réel, mais qui, poussé par la flatterie maladroite dans un chemin mauvais, n'aboutit à ne nous révéler qu'un talent incomplet?

La légende de *Tristan et Isolde* est un sujet mal choisi pour un opéra. Quand on ouvre la partition de Richard Wagner, quand on examine attentivement cette science approfondie, ces éclairs rapides d'une harmonie jeune et puissante, on se demande pourquoi tant de dépense de force et de talent s'est faite au profit d'un conte sans valeur, d'une idée obscure et stérile? On se demande surtout pourquoi tant de nuages couvrent ce soleil dont quelques rares rayons nous pénètrent de leur chaleur.

Nous renouons à analyser le singulier amalgame qui caractérise l'ouvrage de M. Wagner. — Splendide et incolore, majestueux et puéril, ombre et lumière, tout se choque, se croise, s'enchevêtre sans que le plus habile des appréciateurs puisse saisir une nuance précise, une pensée complète, une expression intelligible. — Nous pouvons seulement constater que M. Richard Wagner ferait de grandes choses et pourrait devenir un bon compositeur du présent s'il voulait renoncer à se proclamer le messie musical de l'avenir.

JEANNE DARC.

Le 15 avril 1860, Duprez faisait représenter, sur son théâtre d'élèves, un opéra en trois actes, tiré du sujet le plus héroïque de l'histoire de France, *Jeanne Darc*.

Ed io anche son pittore,

disait alors l'illustre ténor à son public, ce qui si-

gnifie : *Et moi aussi je suis peintre!* Il aurait voulu que son opéra fût interprété sur une scène plus vaste : « Hélas! ajoutait-il mélancoliquement, l'arbre représentera une forêt, la cabane remplacera le village, et la montagne aura quatre-vingts centimètres de hauteur; mais tout cela ne vous empêchera pas d'entendre et de comprendre ma musique. » La pièce fut jouée sans bruit, le monde n'en connut rien, et des années s'écoulèrent sans que l'héroïne de Vaucouleurs se réveillât de son long sommeil. Mais voici que les fanfares annoncent une victoire. L'administration du Grand Théâtre populaire a ouvert ses portes à Duprez, et les tristes pronostics qu'avait fait naître une première représentation manquée ont disparu devant l'accueil favorable du public.

Disons-nous que l'œuvre de l'éminent ténor a fait grande sensation, que le succès fut éclatant, que l'interprétation en fut irréprochable? non. Pour une œuvre héroïque de l'importance de *Jeanne Darc*, il eût fallu le génie d'un grand maître; ce sujet fut traité par Verdi et Carafa sans produire un grand effet. On tourmenta longtemps Rossini pour créer une œuvre sur ce beau et poétique sujet. Mais le maestro s'y refusa, il y voyait des difficultés insurmontables. Comment Duprez, qui connaissait les appréhensions de Rossini, a-t-il osé l'entreprendre? L'opéra de *Jeanne Darc* a cinq actes avec prologue, il eût gagné à n'en avoir que trois. Le développement musical que comporte un libretto aussi long entraîne des lenteurs, des redites et des défaillances qui nuisent à l'ouvrage.

Le prologue nous transporte près de l'arbre des fées, dans le bois de chênes, à l'endroit même où la bergère de Domrémy entendit les voix célestes qui lui imposèrent sa mission. Le premier acte est intitulé *la Fête des fleurs* à cause d'une sorte de cérémonie champêtre qui sert de cadre aux adieux de Jeanne Darc quittant son père et son village pour se rendre à la cour. Le deuxième acte intitulé *le Roi de Bourges*, nous montre l'héroïne à la cour de Charles VII, d'abord accueillie avec des sourires ironiques, plus tard acclamée par les seigneurs qui s'inspirent de son enthousiasme. Au troisième acte, *le Sacre*. — On comprend que c'est le moment où Jeanne Darc conduit le roi à la cathédrale de Reims. Le quatrième acte nous mène à Rouen, dans la prison. Le cinquième acte nous montre Jeanne Darc sur le bûcher, c'est *le Martyre*.

Le livret est clair, simple et intéressant. C'est une chose excellente pour la réussite d'un opéra. La partition est franche, sonore, et parfois vigoureuse. Mais, avouons-le, Duprez a chanté tant de chefs-d'œuvre, que sa mémoire s'en est imprégnée. Ici il suit l'école d'un maître italien; là il suit celle d'un maître allemand; plus loin il fait de la vraie musique française, de la musique d'opéra comique. Que résulte-t-il de ce mélange? c'est que l'originalité manque complètement à la partition nouvelle, qu'elle n'a pas de couleur tranchée, qu'elle ne frappe par rien d'inattendu, enfin qu'elle n'a pas le cachet d'une œuvre sérieuse et durable. Cela ne veut pas dire qu'elle ne contienne des choses gracieuses et des morceaux d'une certaine ampleur. Au prologue, les strophes de l'extase ont été justement applaudies, mais le chœur des voix célestes est d'une simplicité outrée. Au premier acte, il y a un chœur champêtre qui ne manque pas d'une

certaine grâce élégante. Le duo de Lionel et de Luxembourg a été fort bien chanté par le ténor Ulysse Duwast et le baryton Gaspard. Le deuxième acte est tout guerrier. On a bissé l'air de Lahire, qui est en effet très-brillant. Puis vient un air de Charles VII qui a de bonnes allures et a obtenu de chauds applaudissements; le duo de la prison a des parties remarquables. Celui des archers n'est pas heureux. Au cinquième acte, il y a un grand air de Jeanne

dans lequel quelques phrases sentent la réminiscence; enfin il y a un retour heureux du motif principal de l'extase entendu dans le prologue.

En somme, musique, livret et artistes ont été écoutés sympathiquement; mais il ne faut s'en réjouir qu'avec la modération que comporte un succès, moins dû au mérite réel de la pièce qu'aux excellents souvenirs qu'a laissés le compositeur.

MARIE LASSAVER.

Correspondance.



n vérité, me dis-je en repoussant la table chargée de paperasses devant laquelle j'avais travaillé toute la matinée, et m'allongeant avec un sentiment d'orgueilleuse béatitude sur la chauffeuse placée au coin de mon feu, en vérité, le *Journal des Demoiselles* est un journal comme il y en a peu !

C'était hier que je me disais cela... je vous en fais la confession dès ce matin, afin que ma conscience, qui me reproche ce vaniteux accès, me laisse un peu en repos.

« Quel soin constant de plaire à ses abonnés ! quel heureux choix de lectures, de travaux, de délassements !... que de progrès, de l'an de grâce 1832 où ce journal, l'un des premiers journaux d'éducation, a fait son apparition, à cette année 1865 que je viens de compiler ! — Rien n'a été changé au fond : c'est le même point de départ, le même principe, le même désir de rendre les jeunes filles et les jeunes femmes aussi parfaites moralement — et un peu physiquement aussi ! — qu'elles sont susceptibles de le devenir; mais que de modifications successives ! dans le format d'abord, puis dans les gravures, puis dans les annexes !... »

Cette tirade avait quelque faux air de prospectus... que vous en semble, mesdemoiselles ? mais c'était l'amour-propre qui parlait, et l'amour-propre est, dit-on, fort sot ! ce qui ne veut pas dire, notez-le bien, qu'on ne rencontre jamais de prospectus spirituel !

Tandis que je faisais ainsi, en orgueilleux petit paon, la roue devant moi-même et repassais dans ma pensée, avec complaisance et gratitude tout ensemble, tant de lettres flatteuses à nous adressées pendant le cours de cette année par de trop bienveillantes ou de trop indulgentes abonnées, ma

chambre s'était emplies d'un suave parfum d'iris (le parfum favori de Thérèse), d'un joyeux bruit de pas furtifs et d'un frôlement des robes de soie. Je me retournai... à mon tour, j'avais oublié la visite de mes amies !

Elles étaient là, toutes devant moi, épanouies et souriantes : Adrienne, Thérèse, Pauline, Marie, Lucie...

« A quoi pensais-tu ? me demandèrent-elles avec cette indiscretion de l'amitié qui sait bien qu'on lui pardonne tout.

— Je commettais péché d'orgueil sur péché d'orgueil, répondis-je, et me disais que le meilleur des journaux passés, présents et futurs est le *Journal des Demoiselles* !

— C'était peu modeste, en effet, firent-elles en riant; mais comme c'est aussi un peu notre avis...

— Et qui vous avait amenée à cette conclusion qui n'est pas nouvelle, Jeanne ? demanda Marie.

— L'examen de ce que nous avons envoyé cette année à nos abonnées.

— Au fait, que leur avez-vous donc tant envoyé ?

— Comment, ce que nous leur avons envoyé !... je crois, Marie, que vous voulez vous donner la petite satisfaction de me voir de nouveau m'enorgueillir devant vous. Si c'est ce motif, soyez tranquille, vous allez en avoir pour votre argent.

— C'est cela ! de la belle et bonne réclame !

— Nous leur avons envoyé d'abord de fort jolies gravures de modes.

— Modes simples, nouvelles, économiques, distinguées, c'est connu ! interrompit Marie... Et ensuite ?

— Des planches jaunes contenant des centaines de travaux de toute sorte plus jolis les uns que les autres.

— Encore connu! chez vous tout est joli! vous le répétez de reste! Après?

— Sept planches de tapisserie coloriée, six autres noires et six planches encore de crochet et de filet.

— Jeanne, je demande une mention toute spéciale pour votre bel écran genre Aubusson et votre cousin égyptien d'une originalité et d'un goût si parfaits.

— Toutes les mentions que vous voudrez, mesdemoiselles, quand elles seront aussi honorables pour nous! Il y a eu ensuite trois charmantes gravures sur acier, trois aquarelles ravissantes, dont une de Cicéri et deux de M. Baumont, si connu pour ses groupes d'enfant — genre Louis XV — elles accompagnent le numéro de Décembre. Je ne parle pas d'une foule de cartonnages : vide-poche, thermomètre, abat-jour, porte-allumettes, calendrier, porte-lettres, modèles coloriés d'ouvrages de toute espèce, ni des recueils de musique, ni de la charmante opérette que vous avez si bien accueillie, ni du texte qui renferme tant de choses...

— Instructives, spirituelles, intéressantes, amusantes et morales, vrais bijoux littéraires! acheva Marie en riant... Voyons, le prospectus est-il complet?

J'allais répondre sur le même ton, quand une exclamation ou plutôt un hurrah de surprise joyeuse s'échappa de toutes les bouches. Florence venait d'apparaître sur le seuil de ma chambre.

« Toi? c'est toi!!! »

Et on l'entoura, on l'embrassa, on l'accabla de questions, de tendresses; les unes la trouvaient maigrie, les autres engraisée; celle-ci grave comme une mère de famille qu'elle n'était pas encore; celle-là riieuse toujours comme une pensionnaire. En somme, chacune reconnut Florence, notre Florence regrettée, et fit si bien, que la chère enfant, tout émue de tant de bruyants témoignages d'amitié, ne savait plus à qui répondre. Enfin, le calme se rétablit peu à peu, et la conversation reprit son cours.

« Ah ça, dis-moi un peu, Jeanne, demanda Florence, puisque vous en étiez sur le sujet du journal, quelle idée vous avez eue d'ajouter à votre édition jaune d'autrefois, si complètement suffisante, à mon avis, ces éditions bleues, vertes et violettes auxquelles je ne comprends rien du tout?... Est-ce qu'il y a là pour vous un avantage financier quelconque?

— Pas le moindre, ma chère. Nous avons créé ces éditions pour être agréables à nos lectrices, qui, tu le sais, appartiennent aux classes de la société les plus diverses, et dont un grand nombre réclamaient depuis si longtemps pour recevoir leur Journal deux fois par mois; mais cela nous oblige chaque mois à un double emploi de couvertures, d'adresses, à un double rappel de ces adresses, à un double collage des Numéros, à un double tri par pays des Numéros collés, etc., c'est-à-dire qu'il n'y a là pour nous qu'un surcroît de travail, d'employés et de dépense. Ne faut-il pas faire quelque chose pour les amies fidèles qui de mère en fille s'abonnent depuis trente-trois ans au Journal des Demoiselles et ne veulent pas le quitter, quelques changements qui s'opèrent dans leur position sociale?

— Certes, elles ont droit à tous les égards; mais quel bien peuvent-elles tirer de ces éditions nouvelles? riposta Florence qui s'interrompit pour féliciter Lucie de la grâce de son corsage.

— Lucie va justement te l'apprendre, car c'est dans notre édition violette — planche supplémentaire de patrons paraissant le 15 de chaque mois — qu'elle a trouvé le modèle de ce corsage confectionné par elle-même.

— Par elle-même! en vérité, Lucie?

— Ma sœur et moi nous faisons tous nos vêtements, et la création de cette annexe nous est d'un grand secours par les patrons qu'elle nous apporte chaque mois.

— C'est là-dedans aussi que j'en puise pour ma petite sœur et pour mon père, dit Thérèse.

— Soit, je le veux bien, me voilà convertie à l'édition violette, dit Florence, mais c'est la nécessité de l'édition bleue bi-mensuelle que je vais attaquer maintenant.

— Comment! attaquer l'édition bleue! répliqua vivement Marie; cette édition si utile pour compléter les modes que le Journal des Demoiselles tout simple ne peut qu'effleurer... Une jeune femme ou une jeune fille qui occupe un certain rang dans le monde ne peut s'en passer, Florence, car c'est là qu'elle trouve les renseignements qui lui sont indispensables, sans compter une foule de conseils précieux, d'anecdotes amusantes et de gravures nouvelles et charmantes.

— Qu'est-ce qui fait un prospectus en ce moment, Marie? demandai-je à mon tour.

— Passons encore sur l'édition bleue, puisqu'elle est si indispensable, fit en souriant Florence. Mais la verte?

Ce fut au tour d'Adrienne à parler.

— La verte, dit-elle, oh! pour celle-là ne l'attaquez pas, car c'est la réunion de tout ce que le Journal des Demoiselles donne à ses abonnées. On y trouve non-seulement l'édition ordinaire, mais encore les patrons, les gravures, les renseignements, les articles de modes dispersés dans les autres. C'est cette édition si complète que je reçois, et je m'en félicite chaque jour.

— Tout ce qui est nouveau est beau, soupira Florence, mais pour moi, le mieux est presque toujours l'ennemi du bien, et je crois beaucoup que ces soi-disant améliorations vous rendent ingrates et négligentes envers la pauvre édition jaune, le vrai, le seul Journal des Demoiselles, au bout du compte!

Ce fut une protestation générale.

— Ingates! où as-tu vu cela, Florence? Est-ce que nous ne l'aimons pas autant que toi, cette édition jaune, le vrai, le seul Journal des Demoiselles, comme tu dis? Est-ce que jamais elle a été plus soignée, plus florissante? Pour qui prépare-t-on tous ces jolis travaux or, gaufrage et coëleur qui nous ont tant de fois valu tes éloges? Pour l'édition jaune, puisque les autres ne donnent rien de semblable!... Pour qui ces articles au choix desquels tu es la première à rendre justice? Pour l'édition jaune encore, les éditions supplémentaires ne contenant qu'une chronique des modes et des salons!... Pour qui les fines gravures sur acier, les coquettes aquarelles, la musique, les planches de tapisserie, de

crochet, de patrons ? Pour l'édition jaune toujours !

— Oh ! quant aux patrons, interrompit l'entêtée Florence, non convaincue encore, vous les économisez un peu au profit de vos éditions violettes et vertes, j'en suis sûre !

— La preuve du contraire, répondis-je d'un ton triomphant, c'est qu'en 1864, alors que ces éditions n'existaient pas, et que nous n'avions que le *Journal des Demoiselles* jaune et le bleu à gravures supplémentaires, il a paru dans ce journal jaune 36 patrons de grandeur naturelle seulement, tandis que dans l'édition simple de cette année, nous en avons donné 39 !

A un pareil argument il n'y avait rien à dire ; Florence s'avoua loyalement vaincue, et pour preuve de son repentir, prit au bureau trois abonnements au lieu d'un, au moment de repartir pour sa province : elle quittait Paris le soir même.

L'édition verte était pour elle, la violette pour Emma, sa laborieuse jeune parente, et la bleue pour l'élégante Juliette. J'y joignis une *Poupée Modèle* pour la petite Fanny.

Le récit de cette mémorable victoire allait me faire oublier, mesdemoiselles, de vous adresser une petite prière bien utile en ce moment de renouvellement : celle de lire, avec toute l'attention dont vous serez capables, la quatrième page de notre couverture et de prendre bonne note de ce qui s'y trouve. Vous y verrez, entre autres choses, que nous ne recevons pas le prix des abonnements en timbres-poste, — qu'il faut écrire très-lisiblement son nom et son adresse, etc.

De plus, je vous prierais d'indiquer par sa couleur l'édition que vous voulez : *chamois, violette, bleue ou verte*, car ainsi aucune confusion n'est à redouter, et veuillez aussi nous envoyer votre abonnement dans les 20 premiers jours de décembre, car il nous serait bien difficile de servir avant les premiers jours de 1866 les personnes dont l'abonnement nous serait parvenu entre Noël et le 31 décembre. — Enfin, je vous tendrai à toutes, quelque éloignées que vous soyez, une main bien affectueuse, et je vous demanderai la permission de vous dire, une fois encore : *Au revoir !*

JEANNE.

MODES

Puisque tu aimes les noms extraordinaires, ma chère amie, exerce-toi à prononcer le mot *kniker-broker* avant d'acheter une robe de cette étoffe ; elle doit être bien splendide, diras-tu, avec un nom si magnifique ; tu te trompes, elle est très à la mode, elle paraît fort solide ; quant à être jolie, c'est différent ; si belle qu'en soit la qualité, elle est d'une apparence grossière ; c'est un granité pelucheux dans lequel, le plus souvent, s'entre-choquent sur un fond noir, brun, gris, etc., toutes les nuances du prisme ; à la vérité, chaque point est imperceptible, mais l'ensemble n'est pas d'un heureux effet ; ne te refuses cependant pas, d'après un portrait si peu flatteur, le plaisir de porter l'étoffe à la mode, pour robe de fatigue, non pour robe habillée ; car tu auras toujours la ressource d'en faire une robe du matin. Il y a aussi des contrefaçons de *kniker-broker* qui sont fort

jolies et qui ne sont autre chose que le granité, cail-louté ou chiné dont je t'ai déjà parlé.

Tu sais que depuis quelque temps les crinolines ont subi une transformation : elles sont moins larges du bas, et, du haut, sont encore plus diminuées à proportion ; les jupons sont presque plats sur les hanches ; aussi pour les robes la forme princesse ou impératrice est-elle aujourd'hui presque exclusivement adoptée pour les étoffes épaisses ; on fait de la même façon les tuniques pour robes de bal, en leur donnant assez improprement le nom de *fourreau*, comme aux robes de dessus des toilettes de deux couleurs que je te décrivais le mois dernier. Certainement nous pouvons les désigner ainsi, en les comparant aux jupes si amples que nous portons depuis quelques années, mais ce fourreau lui-même est d'une prodigieuse ampleur relativement au véritable fourreau des premières années de ce siècle. Une corde, une passementerie ou un biais avec boutons posés de distance en distance en haut et au bas de la manche, suffit pour l'ornement de ces robes épaisses ou en popeline-cachemire ; on peut aussi les faire boutonnées devant du haut en bas, et placer de chaque côté des boutons une petite passementerie, à grelots, disposée en écailles superposées les unes au-dessus des autres. Tu feras encore un fort joli ornement avec de la corde que tu disposeras en chaînons au bas de la jupe ; le même ornement formera bretelle sur chaque épaule, descendra devant à vingt-cinq centimètres au-dessous de la ceinture, et derrière à trente-cinq centimètres ; les bretelles seront terminées des deux côtés par un nœud en corde avec glands ; une chaîne en corde plus petite sera posée à l'encolure et aux manches.

Bien que le carnaval doive être fort court, je ne partage pas ton opinion et suis bien persuadée que les grandes soirées ne commenceront pas avant le mois de janvier. Pour toilette de soirée on portera beaucoup de robes en taffetas fond blanc ou de nuance claire à fines rayures ; les robes en taffetas uni, blanc, rose, bleu clair ou mauve, sont plus habillées. Les robes en foulard fond blanc ou de nuance claire, avec rayure, pois, palmettes, croisillons, semé ture, fleurettes pompadour sur fond uni ou pointillé font aussi de charmantes toilettes de soirées, avec chemisette en organdi blanc, décolletée et à manches courtes, ou montante à manches longues, pour soirée intime ; les corselets à basque ou sans basque continueront aussi à être beaucoup portés cet hiver, avec chemisette montante ou décolletée. Ta gaze de Chambéry rose ne sera pas reléguée tout l'hiver, sois-en bien persuadée, elle te sera d'une grande utilité pour soirée dansante ; je ne t'engage pas à faire des manches longues avec le corsage décolleté, cela se fait certainement, mais cela n'est pas fort joli.

Puisque tu comptes sur des descriptions de toilettes complètes, en voici quelques-unes pour soirée :

Une jupe en taffetas rayé blanc et bleu, ornée dans le bas de trois biais en taffetas bleu avec très-petit effilé en thibet blanc. Chemisette montante en organdi ornée de barrettes bleues avec le même effilé. Ceinture-écharpe en taffetas bleu à pans garnis de même ; dans les cheveux, traverse en velours bleu avec perles blanches, cache-chignon en velours avec frange Thibet blanche.

Robe en mousseline blanche, bordée dans le bas

d'une guipure Cluny sur transparent mauve; corsage plissé, décolleté, à manche courte; l'encolure et le bas de la manche bordés d'une guipure sur transparent. Fourreau en taffetas mauve ouvert à chaque couture, bordé d'une petite ruche en taffetas; le fourreau est décolleté en carré, plus bas que la robe; il est sans manche, l'entournure est bordée d'une petite ruche. La coiffure est formée par des barrettes en petites marguerites mauves.

Jupe en foulard fond blanc avec petit semé turc bleu; de petites ruches en taffetas bleu disposées en chevrons ornent le bas de la jupe; corselet à pointe en taffetas bleu, garni de la même ruche. Chemisette en mousseline avec entredeux brodés, col et poignets brodés garnis de valenciennne; nœuds d'épaules en taffetas bleu, nœuds en taffetas bleu dans les cheveux.

Robe en foulard fond blanc avec palmettes groseilles, le bas de la jupe est découpé en dents aiguës bordées d'un ruban groseille très-étroit recouvert d'une petite guipure, les dents retombent sur un volant tuyauté bordé de même. Corselet, à basque courte, découpé et orné comme la jupe; bretelles en ruban groseille se réunissant derrière par un nœud avec pans; chemisette décolletée en carré à manche courte avec engrelure, dans laquelle est passé un velours groseille; sur les épaules et à l'encolure de la chemisette, des pattes en guipure sur transparent groseille. Coiffure Empire avec guirlande de feuillage en velours groseille.

Comme toilette de jeune femme je conseille à ta cousine une robe en taffetas vert entièrement recouverte d'un voile en tulle noir à pois, une petite ruche chicorée borde le bas de la jupe; le corsage est décolleté, à manche courte, avec ruche chicorée sur les coutures du dos, à l'encolure, à la manche et formant châle devant. Une tunique en tulle retombe sur la jupe; elle est ouverte devant en échelle et droite; derrière, elle est bordée de la petite ruche chicorée qui, devant, vient rejoindre les châles du corsage à la taille, et, derrière, semble prolonger celle placée sur les nervures du dos. Une bande plissée en tulle blanc, garnie d'une blonde basse dont le pied est recouvert d'un velours noir étroit, est posée au bord du corsage pour figurer une chemisette en tulle. Comme coiffure un cache-peigne en velours vert avec poulx en plumes noires ou blanches. Comme toilette un peu moins habillée, le corsage en tulle pourra être monté avec les manches longues.

Quant aux chapeaux, ils sont maintenant réduits de manière à ne plus songer à les diminuer; on en fait même qui sont tellement courts qu'ils ne couvrent plus les oreilles; on met alors derrière une petite bande tendue, relevée légèrement à son bord extérieur et formant bavolet; il me rappelle singulièrement le chapeau *Pamela*, dont nous avons tant ri il y a plusieurs années, et que nous avons refusé de porter l'une et l'autre; j'espère qu'il n'aura pas plus de succès que son frère aîné, aussi je l'engage fort à ne pas l'accueillir plus favorablement et à prendre plutôt le petit chapeau *Empire*, descendant jusqu'au menton; la passe est petite, le fond rond est traversé dans le tiers de sa hauteur par une bande droite posée en guise de bavolet. Les ornements ne se placent plus derrière en cache-peigne comme au chapeau fanchon, mais sur le côté; mal-

gré l'exiguïté de ces chapeaux, nos modistes habiles trouvent encore moyen de les garnir de rubans, de velours, de dentelles, de fleurs, de plumes, d'oiseaux, et même de dorures. Puisque tu me demandes mon avis au sujet de ces dorures que l'on met sur toutes les parties de notre habillement, je te dirai que je les trouve très-bien pour des travestissements, mais tout à fait de mauvais goût pour garnitures de robes, coins de feu, etc.; elles peuvent cependant orner une toilette de bal ou de soirée, mais à la condition de ne pas en abuser.

Le froid nous force maintenant à quitter nos palatots pareils aux robes et à les remplacer par des pardessus plus chauds, en drap ou en velours; du moment où l'étoffe n'est plus la même pour toute la toilette, il est indifférent de varier les couleurs.

Je veux maintenant te citer plusieurs toilettes de ville parmi celles préparées pour la saison d'hiver.

Première toilette. Robe en popeline pékin, rayée bleu et noir; ornée seulement au corsage de velours posé sur toutes les coutures et maintenu de chaque côté par une petite passementerie mêlée de jais. Le corsage est fait sans pinces; il y a sur le devant une couture qui part de l'emmanchure et descend à la taille; cette couture est également garnie ainsi que le dessus d'épaule, l'entournure et le bas de la manche; le paletot est en drap chenillé marron orné de galons de laine, posés devant par groupes de trois, ayant environ dix centimètres de longueur et retenus à chaque extrémité par un bouton orné en passementerie. — Capote en satin noir ornée dessus de bandellettes en velours bleu et dessous de feuillage en velours bleu.

Deuxième toilette. La robe est en foulard fond noir avec rayures, couleur capucine, ornée dans le bas d'une guipure sur transparent de même nuance que la rayure. Corsage à basque ronde, orné aux entournures de guipure sur transparent; ceinture en guipure également sur transparent. Le paletot se fait en drap velours violet foncé et garni tout autour d'une bande en astrakan. Le chapeau est en velours noir orné dessus et dessous de roses capucines; les brides sont de même nuance que les fleurs.

Troisième toilette. Robe en poulx de soie gris avec petit dessin broché noir, orné de nœuds en corde grise avec glands; la corde est enlacée de dentelle noire. Corsage à taille ronde sans ceinture, orné aux épaules et au bas des manches de corde mêlée de dentelle. Basquine en velours noir garnie de dentelle noire; la dentelle est posée en double sur les coutures de côté du dos, tourne sur l'épaule et redescend devant en formant étoile; une passementerie est cousue sur les deux dentelles de manière à les séparer. Chapeau en velours royal rose, orné de guipure Cluny, oiseaux-mouches dessus et dessous.

Permetts-moi, chère amie, en terminant notre correspondance de l'année, de te remercier, ainsi que toutes nos lectrices, des témoignages de sympathie que nous recevons chaque jour; ils sont bien faits pour exciter notre zèle, et ils nous donnent l'assurance que l'année prochaine nous serons encore toutes réunies par la pensée, et que nous nous entretenons par la voie de notre journal. Reçois, pour toi particulièrement, mes meilleurs souhaits pour l'année qui va commencer.

GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche XII

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Mouchoir — 2, M. A. avec couronne de baron — 3, A. E. S. avec couronne de comte — 4 et 5, Garnitures — 6, Bande pour jupon — 7, L. D. — 8, D. B. pour taie d'oreiller — 9, *Bathilde* — 10, Ornement pour confection — 11, A. B. — 12, *Jeanne* — 13, *Suzanne* — 14, *Amélie* — 15, J. R. — 16, M. A. C. enlacés pour taie d'oreiller — 17, C. R. pour drap — 18, L. R. — 19 et 20, Parure — 21, *Thérèse* — 22, *Antonine* — 23, G. F. — 24, V. M. pour drap — 25 et 26, Parure — 27, P. C. enlacés — 28, *Isabelle* — 29, Petit alphabet — 30, Pelote, E. L. enlacés avec couronne de comte — 31, R. G. — 32, C. F. — 33, M. B. — 34, *Adélaïde*.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 7, Coin de feu — 8 à 15, Parure en mousseline — 16 à 19, Vide-poche — 20 à 22, Coussin dahlia — 23 à 28, Mosaïque des salons — 29 et 30, Blague à tabac — 31 et 32, Plomb en tapisserie.

COTÉ DES BRODERIES

- 1, Mouchoir, plumetis et feston.
- 2, M. A., avec couronne de baron, plumetis, feston et pois.
- 3, A. E. S., avec couronne de comte, plumetis.
- 4 et 5, GARNITURES pour objets de lingerie, plumetis et feston.
- 6, BANDE pour jupon, soutache et plumetis.
- 7, L. D., pour linge de table, plumetis, cordonnet et pois.
- 8, D. B., pour taie d'oreiller, plumetis et pois.
- 9, *Bathilde*, plumetis.
- 10, ORNEMENT pour confection, galon croisé, corde et perle de jais.
- 11, A. B., point de poste et point à la minute.
- 12, *Jeanne*, plumetis et pois.
- 13, *Suzanne*, plumetis et cordonnet.
- 14, *Amélie*, plumetis et pois.
- 15, J. R., plumetis, cordonnet, pois et point de sable.
- 16, M. A. C., enlacés pour taie d'oreiller, plumetis et pois.
- 17, C. R., pour drap, plumetis et pois.
- 18, L. R., pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 19 et 20, PARURE sur mousseline, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 21, *Thérèse*, plumetis et cordonnet.
- 22, *Antonine*, plumetis et cordonnet.
- 23, G. F., plumetis.
- 24, V. M., pour drap, plumetis et cordonnet.
- 25 et 26, PARURE à revers, plumetis, cordonnet et point de sable sur toile, le revers est rapporté à la manchette; pour le col, il tient au poignet auquel on fait deux pincés.
- 27, P. C., enlacés, plumetis.
- 28, *Isabelle*, plumetis et cordonnet.
- 29, PETIT ALPHABET gothique, plumetis et cordonnet.
- 30, PELOTE, E. L., enlacés avec couronne de comte, plumetis, paillette, cordonnet et jours sur mousseline.
- 31, R. G., plumetis, cordonnet et jours.
- 32, C. F., pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.

- 33, M. B., point de poste et point à la minute.
- 34, *Adélaïde*, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1 à 7, VESTE coin de feu.

- 1, Devant.
- 2, Dos.
- 3, Dessus de la poche.
- 4, Manche, dessus.
- 5, Manche, dessous.
- 6, Croquis, devant.
- 7, Croquis, dos.

Ce petit vêtement se fait en molleton garni d'une petite corde en soie ou simplement d'une piqure en cordonnet noir sur un ourlet de 1 centimètre et demi; la poche est bordée d'un passe-poil, et le patron n° 3 se fixe un peu au-dessus de la fente. Après avoir fait l'ourlet piqué autour de ce patron, sauf sur la ligne droite de I à J, on coud cette partie à points arrière à l'envers du dessus de la poche, à 2 centimètres au-dessus de la fente, puis on rabat en faisant une piqure comme au reste du vêtement.

8 à 15, PARURE mousseline.

- 8, Devant de la chemisette.
- 9, Dos.
- 10, Col.
- 11, Faux ourlet pour le devant de la chemisette.
- 12, Croquis du col.
- 13, Manche.
- 14, Poignet de la manche.
- 15, Croquis de la manche.

Ces patrons serviront à monter les entredeux imprimés sur-mousseline que nous envoyons dans ce Numéro. Le pli et l'ourlet du devant de la chemisette doivent être faits avant de tailler le patron. Le col n° 10 est en mousseline avec petits plis, bordé de l'entredeux; on le monte légèrement froncé de A à F, sur un poignet en droit fil, et on le garnit d'une dentelle. Le poignet n° 14 est également une patte en mousseline à plis; nous avons donné le patron ouvert de la manche, afin de faciliter le montage.

16 à 19, VIDE-POCHE.

- 16, Devant.
- 17, Fond.
- 18, Dessous.
- 19, Croquis.

Vide-poche en canevass de Chine, dont nous donnons le modèle en couleur dans ce Numéro.

Les appliques sont en cachemire de différentes nuances, retenues par une soutache algérienne or, et des points lancés en soie; les petites grappes rouges qui se trouvent aux extrémités des branches sont des points noués en cordonnet rouge. Les dessous du bas sont entourés d'une passementerie violette; entre cette passementerie et l'applique, on fait des points noués en cordonnet blanc. Les trois patrons du vide-poche se taillent en carton, il est doublé de taffetas légèrement ouaté et garni d'une petite corde.

20 à 22, COUSSIN DAHLIA au crochet.

Il faut pour ce coussin 250 grammes de laine en 10 fils, et 90 grammes de laine lamée. Notre modèle est en laine grenat de six nuances. — On fait le coussin en percaline, avant de commencer le travail au crochet. Taillez un rond en carton de 32 centimètres de diamètre, puis un rond en percaline de 4 centimètres plus grand que celui en carton. Passez, à points devant, autour de la percaline un fil fort, placez le carton au milieu, serrez le fil, et tendez l'étoffe en lançant des fils d'un côté à l'autre. Ensuite vous taillez une bande en percaline de 1 mètre de longueur sur 10 centimètres de hauteur, et un autre rond de la même grandeur que le carton, mais qui se trouvera un peu plus petit lorsqu'il sera cousu à la bande. Après avoir fait la couture de la bande, vous la pliez en quatre et vous mettez une épingle à chaque quart, vous pliez également le rond en quatre, et vous les fixez ainsi l'un sur l'autre; la bande se trouvera un peu plus large, il faudra avoir soin de la mener légèrement en faisant la couture, et vous laisserez un quart ouvert pour mettre le crin. Vous réunissez la bande au rond en carton par un surjet, vous rembourrez le coussin avec de la ouate de laine, et vous fermez le dernier quart par un surjet. Le coussin doit être en percaline de nuance assortie à la laine, approchant autant que possible de la plus foncée.

Le n° 21 est le détail des feuilles, qui se font séparément.

Montez une chaîne de 7 mailles et ajoutez-en 2 pour former la première demi-ride; la feuille se fait en demi-rides. Faites 6 demi-rides en prenant la 1^{re} dans la 3^e maille de la chaîne, et les cinq autres dans les mailles suivantes — 5 demi-rides prises dans la 7^e et dernière maille de la chaîne. Descendez de l'autre côté de la chaîne en faisant 1 demi-ride dans chaque maille — 2 demi-rides dans la maille qui se trouve à l'extrémité de la feuille.

Le rang suivant est en crochet Marie-Louise. — 2 mailles dans la première maille du rang précédent — 1 maille dans chacune des mailles du même rang — 4 mailles dans la maille qui fait l'extrémité de la feuille — 1 maille dans chacune des mailles du rang précédent jusqu'à l'angle de la feuille.

Le dahlia se fait par rang de feuilles, que l'on réunit en faisant un rang de demi-rides, en laine

de la nuance des feuilles, prises dans le haut de la feuille n° 21. On fait 3 mailles par feuille, puis un rang de crochet Marie-Louise en laine lamée autour de toutes les feuilles; on fera deux augmentations à l'extrémité de la feuille, en prenant deux mailles dans la même maille, deux fois de suite.

Le n° 20 est le détail du dernier rang de feuilles, celui du haut; le premier est en laine foncée; on mesurera le bas du coussin, afin de mettre la quantité de feuilles nécessaire pour le couvrir. Tous les autres rangs se placeront successivement et en dégradant les nuances; on pourra aux deux derniers diminuer un peu les feuilles en faisant autour de la chaîne un seul rang de brides au lieu de 2 rangs de demi-rides; on place en haut un bouton en laine lamée. Ce bouton est un moule en bois recouvert d'un rond en crochet.

Montez une chaîne de 4 mailles, fermez la chaîne en faisant 3 demi-rides dans chacune des 4 mailles de la chaîne, vous aurez un rond de 12 mailles. Au 2^e rang, faites 2 mailles dans chacune des mailles du rang précédent, vous aurez à ce rang 24 mailles. Au 3^e rang, faites 4 mailles dans 3 mailles, c'est-à-dire 2 mailles dans la même, puis 2 mailles prises chacune dans une maille; vous aurez à ce rang 32 mailles. Au 4^e rang, faites 5 mailles dans 4. Augmentez ainsi de 8 mailles à chaque rang; lorsque votre rond en crochet sera de la grandeur de votre moule en bois, vous ferez deux rangs sans augmentation, vous placerez le moule au milieu et vous le fixerez au coussin en serrant la laine sur le moule. Le moule peut se faire avec un rond en carton, on mettra à l'intérieur un peu de laine pour le bomber. On trouve toutes les fournitures pour le dahlia et pour les autres petits travaux chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan.

23 à 28, Mosaïque des salons, presse-papier.

23, Pince et poinçon.

24, Repoussoir.

25, Ciseau.

26, Détail du travail.

27, Carré.

28, Presse-papier.

Ce nouveau travail, fort amusant à faire, imite la mosaïque. Vous pouvez exécuter ainsi sur des boîtes ou objets préparés à cet effet avec les petits dés en bois de la dimension du n° 27, des modèles de tapisserie. Le croquis n° 26 représente le travail en voie d'exécution; on place les petits dés par ligne de gauche à droite; vous prenez du mastic avec le poinçon, qui est à l'extrémité de la pince, vous enduisez les parties qui doivent toucher le dé que vous voulez placer; vous prenez avec la pince le dé de la nuance correspondant au dessin, vous le placez, puis avec l'outil n° 24, vous appuyez sur les côtés et le dessus du dé pour le fixer. Le ciseau n° 25 sert à couper, pour les égaliser, les petits dés qui seraient un peu trop larges ou trop élevés. La mosaïque terminée, vous étendez le vernis. Vous trouverez les outils, boîtes de dés de nuances assorties et matériaux nécessaires pour ce charmant travail, ainsi qu'un grand choix de boîtes à épingles, à timbres, à thé, à ouvrage, presse-papier, marques de jeu, etc., préparés pour recevoir la mosaïque, chez M. Sajou, 52, rue Rambuteau.

La *botte-école*, contenant les outils, le mastic, le vernis, un modèle avec assortiment de dés en bois et une planchette pour l'exécuter, est de 10 fr. — L'album avec plusieurs modèles et explications très-détaillées coûte 1 fr.

29 et 30, *BLAGUE A TABAC*, soutache et broderie russe sur drap noir.

Le travail est en soutache noire, sauf celle du milieu dans le bas qui est en couleur. Tout le travail en broderie russe est en cordonnet de la nuance de cette soutache; entre les soutaches vous placez des perles noires, vous tracez sur le drap le dessin comme il est indiqué sur le premier morceau, croquis n° 29; l'autre morceau indique une partie du dessin échantillonné. La blague est composée de quatre morceaux pareils; vous taillez quatre morceaux de peau blanche, un peu plus petits que le patron, pour la doublure.

31 et 32, *PLOMB* en tapisserie.

31, *Détail du travail.*

32, *Croquis.*

Les points maïs sont en cordonnet ou soie d'Alger.

Prenez un carré de grès tendre, ayant 15 centimètres de longueur sur 9 centimètres de largeur, et 4 centimètres d'épaisseur, vous l'entourez d'une ouate légère tout autour, dessus vous enferez du son entre la pierre et la ouate pour former pelote; vous recouvrez le tout d'une percaline rouge. Vous faites un carré de tapisserie pour le dessus, et une bande de 42 millimètres de hauteur pour les côtés; vous réunissez la bande et le dessus par un surjet, et vous fixez en bas la bande en tapisserie au-dessous en percaline par un surjet. Couvrez les coutures des côtés d'une corde allant d'un côté à l'autre dans la longueur, de manière à former deux anses, comme on peut le voir au croquis n° 32; couvrez le surjet du haut et celui du bas, tout autour, de la même corde. A défaut de grès, vous prendrez de la brique anglaise, à laquelle vous pourrez vous-même donner la forme en la râpant.

TAPISSERIE COLORIÉE

Vide-poche en canevas de Chine avec appliques en cachemire.

(Voir, pour les explications, 16 à 19, côté des patrons.)

PARURE MOUSSELINE

Entredeux pour parure en mousseline.

Ces entredeux sont en plumetis, feston et pois, avec point d'échelle de chaque côté. Consulter les explications, côté des patrons, 8 à 15, pour monter cette parure.

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE (1).

Toilette d'intérieur pour jeune fille. — Robe en popeline ornée de barrettes en velours, maintenues par des boutons en corail. — Corsage à longue basque orné comme la jupe. — Ceinture en velours. — Parure en toile et valencienne. — Coiffure à bandelettes en velours assorti à la nuance de l'ornement de la robe.

Toilette de jeune femme. — Robe en moire antique avec revers en velours noir, garnis de guipure. — Corsage à petite basque découpé en pointes. Les trois pointes derrière sont plus longues que celles du devant du corsage; l'ornement de ces pointes rappelle celui de la jupe, ainsi que les jockeys et les parements. — Chapeau en taffetas recouvert de crêpe, orné de guipure noire. — Parure en mousseline brodée.

Toilette de petite fille. — Robe en taffetas avec pattes en velours ornées de glands en soie. — Barettes suisses en velours noir. — Guimpe en nansouk avec entredeux brodés. — Paletot à capuchon en molleton blanc, gland Thibet. — Chapeau en feutre avec corde et aigrette.

DEUXIÈME GRAVURE.

TOILETTES D'ENFANTS.

Toilette de petit garçon de six à sept ans. — Costume russe. Blouse en velours noir avec manches en popeline violette, garnies d'astrakan. — Pantalonn en popeline violette. — Guêtres en feutre noir. — Toque en velours ornée d'astrakan.

Toilette de baby. — Robe princesse décolletée en cachemire blanc, ornée de velours bleu, boutons bleus. — Guimpe en nansouk.

Toilette de petit garçon de dix à onze ans. — Pantalonn demi-large en drap bleu. — Gilet en soie ouvragée. — Paletot-veste orné d'un galon ouvragé.

Toilette de petite fille de neuf à dix ans. — Robe en popeline à carreaux, revers en cachemire rouge, bordés d'un velours noir avec boutons de velours noir. — Pardessus pareil orné de même. — Chapeau-tricorne en feutre avec velours et plumes.

Toilette de petite fille de sept à huit ans. — Robe en taffetas bleu ornée de guipure Cluny. — Veste sans manches ornée de même. — Guimpe en organdi, ornée de broderie russe.

(1) Chapeau de mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne. Toilette d'enfant de madame Lavallée-Pérone, 21, rue de Choiseul, à la *Poupée de Nuremberg*.



ÉPHÉMÉRIDES

9 DÉCEMBRE 1669. — MORT DE CLÉMENT IX.

Le pape Clément IX, remarquable par sa piété et par l'activité de son caractère, mourut de la douleur que lui causa la prise de Candie, emportée par les Turcs, après un siège où toutes les ressources de la défense, où tout le sang des défenseurs s'étaient trouvés épuisés. Ce pontife avait pour devise un pélican s'ouvrant les entrailles avec ces mots : *Clément pour les autres, non pour lui-même*. Il était extrêmement charitable; on le voyait visiter les hôpitaux et

servir les malades; il confessait lui-même les pélerins, et chaque jour il faisait manger douze pauvres à sa table. Les arts trouvèrent en lui un protecteur éclairé, il distingua surtout Bernin, Claude Lorrain, Pierre-de Cortone et Guaspre Poussin, beau-frère du grand Poussin. Clément IX est enterré à Saint-Pierre, sous un simple marbre ne portant, ainsi qu'il l'avait ordonné, que son nom et ses titres.

Mosaïque

Les dogmes de la religion ont rapport à Dieu, ses préceptes au prochain, ses conseils à nous-mêmes.

BONALD.

A un homme d'esprit, il ne faut qu'une femme de sens : c'est trop de deux esprits dans une maison.

BONALD.

Le mot du Logogriphe de Novembre est **EUGÉNIE**, où l'on trouve : *génie — neige — nuee — Egée — gêne — qui — qui — une et un*.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : **Abondance de biens ne nuit pas.**

RÉBUS



Paris. — Typographie MORRIS et Comp, rue Amelot, 64



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens.

33^e année. Décembre 1865

Bruxelles Desterberg Rue du Casino 8^{bis}

S. B. Fuller del. J. B. Fuller sculp.

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam Desterberg

N^o 171. Spectateur T. 349

TABLE

DU TRENTE-TROISIÈME VOLUME

INSTRUCTION.

Madame de Lafayette, par M^{me} Bourdon, page 1. — *Le Pont de Prague*, par L. de Lyvron, 33. — *Les Petites Industries*, par M^{me} Bourdon, 36. — *L'Esprit des Plantes*, par Pizetta, 63. — *La Virginie*, explication de l'énigme de mars, 97. — *La Prononciation*, par Ch. Rozan, 129. — *Salon de 1865*, par Claude Vignon, 162. — *L'Édredon de Mademoiselle Marie*, par L. de Lyvron, 193. — *La Reine Claude*, explication de l'énigme de juillet, 225. — *Bade*, par L. de Lyvron, 237. — *Les Peuples étranges*, par Pizetta, 289. — *Sebastien del Piombo*; *Jules Romain*, par Claude Vignon, 321. — *La Fille d'Ovide*, par M^{lle} A. Urbain, 353.

BIBLIOGRAPHIE.

Londres pour ceux qui n'y vont pas, par A. Rondelet, page 4. — *Le Bonheur dans le Mariage*, par R. de Navery, 5. — *Les six Chevaux du Corbillard*; *la Légende d'Ali*, par A. de Margerie, 6. — *Le Champrie Roses*, par A. Des Essarts, 6. — *Les Petits Enfants malades*, par le Dr A. Grandboullogne, 38. — *Les Poètes lauréats de l'Académie Française*, par Biré et Grimaud, 69. — *Les Veillées du Patronage*, par M^{me} Bourdon, 71. — *L'Air et le Monde aérien*, par A. Mangin, 99. — *Histoires de chez nous*, par H. Violeau, 100. — *En Orient*, par le R. P. de Damas, 101. — *La Bonté*, par le R. P. Faber, 131. — *Hymnes et Poèmes en l'honneur de la Vierge Marie*, par J. Roux, 132. — *Romaine de Todi*, par M. B., 133. — *Consolations*, par le R. P. Lefèvre, 167. — *Un Episode de la Terreur*, par A. de Ségur, 167. — *Petit Manuel de Cuisine*, par Gillet Damitte, 168. — *Clémence de Lisville*, par M^{me} L. de Montanclos, 199. — *Les Merveilles de l'Architecture*, par André Lefèvre, 227. — *La Jeunesse du Doyen*, par L. Joubert, 228. — *Une Sœur de Fabiola*, 228. — *Rose Jourdain*, par J. Loyseau, 259. — *Les Romans honnêtes*, 259. — *Les Chrétiennes à la cour*, par M^{me} Drohojowska, 260. — *Doralice*, par M^{me} la comtesse Hahn-Hann, 295. — *L'Académie chez bonne maman*, par M^{me} de Stolz, 295. — *Les Prévalonnais*, par M^{lle} Zénaïde Fleuriot, 325. — *L'Imitation de Jésus-Christ*, par Maggot Grettton, 326. — *La Robe de la Vierge*, par M^{lle} Gabrielle d'Éthampes, 326. — *Poésies de la dernière saison*, par Évariste Boulay-Paty, 356. — *Livres d'Étrennes*, 357.

ÉDUCATION.

Notre-Dame de la Délivrande, par M^{me} F. P., page 6. — *Un Violon de Paganini*, par B. d'Oradour, 12. — *Roland et Roncevaux*, par L. de Lyvron, 15. — *La Ferme aux I/s*, par M^{me} Bourdon, 18, 45, 81, 107, 144, 175, 206, 237, 264, 300 et 326. — *Mémoires d'un Cheval*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 40. — *Lettres d'une Sœur aînée*,

49, 148. — *Deux Ménages*, 71. — *Le Portefeuille gris*, par Maurice Barr, 74 et 101. — *Trop parler nuit*, par M^{me} Adam Boigontier, 78. — *Hélène et Valentine*, 112. — *Le Châtiment*, par C. de Nevers, 133. — *Le Lutin des Grèves*, opérette par M^{me} Adam Boigontier, 138. — *Les Millions du Grand Oncle*, par M^{lle} Aphélie Urbain, 168 et 210. — *L'Infamie chez les Massalotes*, par M^{lle} A. de La Ponneraye, 173. — *Souvenirs de Minette*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 200. — *Un Cœur d'hôpital*, par M^{me} de Stolz, 229. — *André le Sauveteur*, par M^{me} Adam Boigontier, 240. — *Joseph*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 260. — *Une Saison au bord de la Mer*, par M^{lle} Zénaïde Fleuriot, 269 et 296. — *L'Idéal*, par A. Rondelet, 304, 330 et 358. — *Les Bourrées de la Reine Blanche*, par A. Jadin, 308. — *Jean qui pleure et Jean qui rit*, par M^{me} Adam Boigontier, 335. — *Madeleine*, par M^{me} de Mirabeau, 366.

POÉSIES.

Le Ciel pleure avec l'Innocence, par N. Martin, page 51. — *Le Voyage*, par V. de Laprade, 243. — *Marguerite*, par M^{lle} Marie Jenna, 277. — *Bonsoir*, berceuse, par Étienne Marcel, 343.

ÉNIGMES HISTORIQUES et GÉOGRAPHIQUES.

ÉNIGMES. — Pages 86 et 217.

EXPLICATIONS. — Pages 97 et 225.

REVUES MUSICALES, par M^{lle} LASSAUEUR.

Pages 21, 52, 84, 116, 150, 180, 217, 244, 278, 311, 345 et 371.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Quatrième lettre d'une Sœur aînée. — Poulet au blanc; filet de bœuf mariné; riz de veau glacés; gigot braisé à l'estragon; filet de mouton à la chiorcée; fricandeau à la crème; soufflé de macaroni, page 49.

Cinquième lettre d'une Sœur aînée. — Encaustique pour les meubles; pudding anglais au pain; croûtes au vin de Madère; gâteau de semoule à l'allemande; riz à l'impératrice; conserve d'asperges; friture de pommes; gâteaux secs pour le thé; crème blanche; soufflé de chocolat; carottes à l'italienne; pudding à la chipolata, pages 148 et 149. — Blanchiment des châles en laine tricotée, 345.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX

Pages 24, 55, 87, 118, 150, 182, 218, 247, 279, 312, 346 et 373.

ÉPHÉMÉRIDE.

23 février 1765 : *Mort du Roi Stanislas Leckinski*, page 64. — 31 mars 1349 : *Cession du Dauphiné à la France*, 96. — 24 avril 953 : *Les Hongrois devant Cambray*, 128. — 29 mai 1328 : *Sacre de Philippe de Valois*, 160. — 17 août 1661 : *Fête de Vaux*, 255. — 9 novembre 1669 : *Mort de Clément IX*.

MOSAÏQUES ET DEVINETTES.

Pages : 32, 64, 96, 128, 192, 224, 320, 351 et 380.

RÉBUS.

Dessinés par L. Levert; gravés par Ch. Gilbert.

La beauté passe, le talent reste, page 32. — Qui a compagne un maître, 64. — La lame use le fourreau, 96. — A chacun son fardeau, 128. — A demain les affaires, 160. — Un paresseux est le frère d'un mendiant, 192. — Aux absents les os, 224. — De nouveaux rois, nouvelles lois, 256. — Tel croit se chauffer qui se brûle, 288. — De tout temps les petits ont pâti des sottises des grands, 320. — Abondance de biens ne nuit pas, 352. — Tel arbre, tel fruit, 380.

GRAVURES NOIRES.

Le Pont de Prague, dessiné par Rouargue, gravé par Lalaisse. — *Bade*, dessiné par Rouargue, gravé par Doherty. — *La Visitation*, dessiné par Nargeot fils, d'après Sébastien del Piombo, gravé par Nargeot père.

18 GRAVURES DE MODES DONT 2 DOUBLES.

Voir à l'article *Correspondance et Explication des travaux*

IMITATIONS D'AQUARELLES, TAPISSERIES, FILETS, CROCHETS, TRAVAUX EN COULEUR, SURPRISES, etc.

JANVIER. Hirondelles en décalcomanie; un calendrier porte-allumettes, 1^{er} semestre. — Petite planche explicative. — Tapisserie colorée.

FÉVRIER. Calendrier porte-allumettes, 2^{me} semestre; thermomètre, planche bleue, dessins de crochet; tulle brodé; filet brodé et carré guipure. — Tapisseries par signe. 1^{re} Bande pour coffre à bois; 2^e Dessin pour coussin ou chaise; 3^e Quart pour fauteuil, etc.; 4^e Carré pour jardinière; 5^e Dessin pour chaise, descente de lit, etc.; 6^e Dessin pour pantoufle; 7^e et 9^e Bande; 8^e Dessin pour chaise, pantoufle, etc.

MARS. Imitation d'aquarelle, *Chenonceaux*. — Tapisserie colorée, modèle de pouff.

AVRIL. Planche de crochet : *voile de fauteuil*. — Tapisserie par signes. *Bande pour coffre à bois et ameublement*. — Dessous de lampe. — TAPISSERIE COLORÉE : *guirlande de bluets*.

MAI. Tapisserie colorée: dessin Aubusson, pour écran.

JUIN. PETITE PLANCHE DE CROCHET : *coin pour rideau*, crochet carré ou filet brodé. — TAPISSERIE PAR SIGNES. — BUVAUD. — ALPHABET.

JUILLET. TAPISSERIE COLORÉE: *dessin égyptien*. — ABAT-JOUR DE LAMPE, 1^{er} quart.

AOUT. PLANCHE DE CROCHET : 1^{re} Rond pour guéridon, 2^e Dentelle; 3^e et 4^e Angles pour voile de fauteuil, 5^e Serviette à pois; 6^e Lambrequin; 7^e et 8^e A. B. pour pelote; 9^e Carré; 10^e Bande pour entredeux de jupon; 11^e et 12^e Petites bandes pour cadre; 13^e Dentelle, 14^e Semé; 15^e Angle pour voile de fauteuil. — TAPISSERIES PAR SIGNES. 1^{re} Tabouret de piano; 2^e Pantoufle; 3^e Fond pour coussin; 4^e Bande cachemire; 5^e Bordure de rideau; 6^e Médaillon. — PANTOUFLE colorée bleue, ABAT-JOUR de lampe, 2^{me} quart.

SEPTEMBRE. PLANCHE DE CROCHET. Coin pour rideau, etc. TAPISSERIES PAR SIGNES : 1^{re} Quart de coussin, etc.; 2^e Dessin cachemire. — TAPISSERIE COLORÉE. Bande pour fauteuil. — PETIT MANUEL explicatif des termes employés pour les travaux au crochet, tricot, filet, etc. — ABAT-JOUR DE LAMPE, 3^e quart.

OCTOBRE. TAPISSERIE COLORÉE : Quart d'une descente de lit, dessin cachemire. — ABAT-JOUR DE LAMPE, 4^{me} quart.

NOVEMBRE. PORTE-LETTRES coloré; deux parties. — PLANCHE DE CROCHET : 1^{re} Serviette à maillons; 2^e Dentelle pour voile de fauteuil, etc. — TAPISSERIES PAR SIGNES : 1^{re} Fond pour coussin, chaise, etc. 2^e Petite bande, dessin cachemire.

DÉCEMBRE. TAPISSERIE COLORÉE : Vide-poche. — IMITATION D'AQUARELLE. Deux petits sujets par M. Beaumont. — PARURE SUR MOUSSELINE.

BRODERIES ET PATRONS.

DOUZE grandes planches, dont six doubles, toutes imprimées recto et verso.

Deux planches quadruples, donnant :

1^{re} Les patrons grandeur naturelle de deux mantelets, l'un d'hiver, l'autre d'été.

2^e Les patrons réduits au dixième de huit autres mantelets et manteaux, tant d'hiver que d'été — quatre par saison.

Le sommaire et l'explication de toutes ces planches se trouvent à l'article *CORRESPONDANCE*.

MUSIQUE.

JANVIER. *Thème et Variations*, par Haydn. — *Dans les Bois*, mélodie, par M^{me} Camille Lafaix. — *Polonaise*, danse nationale, par Max Daprevail.

MARS. *L'orne des Yeux*, *Perle du Cœur*, mélodie, par L. Clapissou. — *Sans-Souci*, quadrille, par A. Heuri.

MAI. *Le Lutin des Grèves*, opérette, paroles de M^{me} Adam Boigontier, musique de A. Rocheblave.

JUILLET. *Le Chant du Pays*, valse brillante, par F. Lentz. — *Augusta*, polka-schottisch, par V. Bonnetti.

NOVEMBRE. *Le Printemps et l'Automne*, duettino, par Nicolo. *Sonate*, par Scarlatti.